



L'IDIOTE,

DRAME EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

PRÉCÉDÉ

D'UN PROLOGUE,

PAR

M. ÉDOUARD ALBOIZE;

MUSIQUE DE MM. ROGER.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Antoine,
le 2 décembre 1837.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

LAZARE, pilote.....	M. ANATOLE.
HORACE CAZALAS.....	M. DAVID.
ÉDOUARD DE LAVENAL.....	M. SÉLIGNY.
DURTUBI.....	M. ÉMILE.
PIERRE, matelot.....	M. TREVETS.
NICOLAS, <i>idem</i>	M. COLONA.
UN DOMESTIQUE.....	M. TRONFLÉ.
SOEUR MARTHE.....	M ^{me} BLIGNY.
DENISE LAZARE.....	M ^{lle} VICTORINE HUGO.
M ^{me} DE LAVENAL.....	M ^{lle} DALAY.
HORTENSE, sa fille.....	M ^{lle} LAURE.
UNE FEMME DE CHAMBRE.....	M ^{me} ALFRED.
PÊCHEURS, PÊCHEUSES, MATELOTS, etc.	



PROLOGUE.

Lé théâtre représente une plage; au fond, la mer, des rochers; maisons à droite et à gauche.

SCÈNE I.

PÊCHEURS, PÊCHEUSES, MATELOTS, PILOTES *.

(Au lever du rideau, ils sont tous groupés autour des tables, le verre à la main.)

PIERRE.

Au saint patron des marins !

TOUTS.

Au patron des marins !

CHOEUR.

Air de M. Alexis Roger.

Gais marins, narguons la tempête !
 Narguons la foudre et ses éclats !
 A bien boire que l'on s'apprête.
 Lequel de vous me tiendra tête ?
 L'autan n'a rien qui nous arrête ;
 L'Océan est notre conquête :
 Narguons la foudre et ses éclats !

PIERRE.

C'est ça, enfants ! réjouissez-vous ; branle-
 bas général. La fête de notre patron n'arrive
 qu'une fois par an, et cette fois il n'y a pas
 trop de bon temps pour nous, il faut s'en re-
 passer à mort. Allons, enfants !

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre : le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, et ainsi de suite. — Les changements de position dans le courant des scènes sont indiqués par des notes au bas des pages.

CHOEUR.

Gais, marins, etc.

(Les danses se forment, une partie des marins boivent pendant ce temps.)

PIERRE.

Ah ça ! mais où est donc le père Lazare ? je ne l'ai pas encore vu.

NICOLAS.

Ni moi non plus.

PIERRE.

C'est étonnant, un jour comme celui-ci, que le vieux loup de mer ait manqué à l'appel.

NICOLAS.

Il faut qu'il lui soit arrivé quelque chose, c'est sûr.

PIERRE.

Peut-être bien, sa pauvre fille...

NICOLAS.

C'est bien possible... cependant je l'ai encore vue hier, et elle est toujours de même.

PIERRE.

Ce bon Lazare ! en v'là-t-y un malheur ! pourtant une fille comme ça !

NICOLAS.

Oui, mais il a pris le bon parti, il a écrit aux Sœurs de la Miséricorde de Montpellier.

PIERRE.

Allons donc... est-ce qu'il aura le courage de se séparer d'elle... il l'aime bien trop pour cela !... et dire que ça tombe juste sur un ancien, un brave qu'est né en mer et qui a failli mourir cent fois... celui-là a vu plus de tempêtes et de combats que nous n'en verrons jamais tous tant que nous sommes... et il a échappé à tout, ce vieux marsouin... et après avoir fait tout cela, il est venu tranquillement ici s'établir pilote, le brave homme !

NICOLAS.

Aussi, il en sait long, et quand il se met à raconter ses voyages, je l'écouterai sans manger ni boire.

PIERRE.

Ah ça ! nous ne pouvons nous passer de lui, il n'y a pas de bonne fête sans Lazare... allons voir où il est et emmenons-le, n'est-il pas vrai ?

TOUS.

Oui, oui.

(Fausse sortie.)

NICOLAS.

C'est pas la peine... tenez, le voici qui vient.

PIERRE.

Oui, c'est lui ! nous allons enfin savoir pourquoi qu'il s'est attardé.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LAZARE.

TOUS.

Bonjour, père Lazare.

LAZARE.

Bonjour, bonjour, mes enfants... eh ! bien, ça va-t-il un peu ce matin ?

PIERRE.

Ça a commencé gentiment, mais quand nous avons vu que nous n'y étiez pas, ça n'a plus été du tout Aussi nous allions vous chercher.

LAZARE.

Merci, merci, mes enfants, j'avais quelque chose de pressé à faire ce matin.

PIERRE.

Ah ! tant mieux... car queuque z'un disaient que c'était par rapport à votre fille.

LAZARE.

Denise ? oh ! non, la pauvre enfant... je n'ai jamais pu la faire venir à la fête.

PIERRE.

Que voulez-vous ? à son âge... dans sa situation, il arrive queuque fois...

LAZARE.

Sans doute... mais il est bien triste pour un vieux marin comme moi, tout prêt à aller faire son quart auprès du Père éternel, de n'avoir pour toute famille qu'une pauvre fille comme ma Denise ! ça me fiche malheur tout de même ! et malgré ça j'aime cette enfant, mais je l'aime autant que j'aimais ma frégate la *Josephine*, pour laquelle je me serais fait tuer cent fois !... Mais tenez, ne parlons pas de ça... Nous sommes ici pour célébrer la fête de notre saint patron, lui demander de nous donner toujours une bonne mer ; et pour boire, chanter et nous divertir... j'ai mis mes habits de fête, mon vieux costume du bon temps... En avant les enfants de la joie et amusons-nous comme si nous étions à bord, sous le Tropicque, en face le père la Ligne.

NICOLAS.

Bien parlé !... amusons-nous !...

TOUS.

Oui, oui.

SCÈNE III.

LES MÊMES ; ÉDOUARD, suivi d'UN JEUNE HOMME.

PIERRE.

Qui est-ce qui vient donc là ? un étranger.

ÉDOUARD.

Pourriez-vous me dire dans combien de temps on peut faire la traversée d'ici à Brescou ?

LAZARE.

Avec la mer telle qu'elle est, il y en a tout au plus pour une heure.

ÉDOUARD, bas à son ami.

Nous sommes en avance. (Haut.) Et lequel de vous voudrait nous y conduire ?

PIERRE.

Oh ! mon bourgeois, pour aujourd'hui vous

surez de la peine, car c'est la fête des marins, et ce serait péché mortel de travailler; toutes les barques sont amarrées jusqu'à demain au point du jour.

ÉDOUARD.

Demain! mais je ne puis différer... il faut absolument que je sois rendu à Brescou aujourd'hui avant trois heures; je paierai largement cette complaisance.

LAZARE.

Vous ne trouverez pas cela ici, monsieur, je vous conseille de retourner à Cette; ici, sur ces misérables côtes, nous ne sommes que de pauvres pêcheurs qui n'apprécions pas autant l'or que les matelots des villes. A Cette, vous en trouverez plus d'un qui, même aujourd'hui, quittera la fête pour gagner une bonne course.

ÉDOUARD.

A Cette donc, puisqu'il le faut; merci de votre conseil, mes braves gens.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, excepté ÉDOUARD et SON AMI.

PIERRE.

Oui, va, file, file ton nœud; avant que tu sois à Brescou, la mer pourra te jouer plus d'un mauvais tour.

LAZARE.

Qu'est-ce que tu dis donc là, toi?... est-ce que nous serions menacés d'un grain?

PIERRE.

Je le crois, père Lazare. Cette nuit, quand j'ai débarqué, à deux heures, la lune était entourée de nuages rouges qui n'annonçaient rien de bon pour cet après-midi.

LAZARE.

Diable! ça ne ferait pas mon affaire.

NICOLAS.

Comment, père Lazare, est-ce que vous voulez aller en mer aujourd'hui, vous?

LAZARE.

Pourquoi pas?

NICOLAS.

Pourquoi... pourquoi?... par les motifs que vous avez dits à ces bourgeois.

PIERRE.

Il a raison... ça porte malheur d'aller en mer un jour comme celui-ci, et à votre place, ni pour or ni pour argent...

LAZARE.

Et qui te dit que ce soit pour de l'argent? j'irai parceque le fils de mon amiral me l'a ordonné, et que j'obéis au fils comme j'obéissais au père.

PIERRE.

Vous l'aimiez donc bien votre amiral?

LAZARE.

Si je l'aimais! si je l'aimais! ... Ah! on voit

bien que tu ne l'es jamais battu à côté de lui, toi!

PIERRE.

C'est vrai...

LAZARE.

Eh bien! moi, j'ai combattu à ses côtés; j'ai été blessé à ses côtés, et il n'y a rien qui vous inculque plus l'amour pour votre amiral qu'une lame de sabre qui vous entre dans le cuir à son intention.

PIERRE.

Comment, vous avez été blessé pour lui? contez-nous donc ça, père Lazare!

TOUS.

Oui, oui, contez-nous ça!

LAZARE.

Volontiers, d'autant plus que ça vous instruira; c'est de l'histoire.

TOUS.

Voyons, voyons!

LAZARE.

Donc, c'était le jour de la fameuse bataille navale d'Aboukir...

NICOLAS.

Y a-t-il long-temps de ça?

LAZARE.

Tu n'étais pas né, Fripouillot, et moi j'avais l'agrément de posséder ton âge. Nous étions partis de France avec l'armée d'Égypte pour combattre les Anglais. J'ai jamais compris comment pour faire la guerre à l'Angleterre nous allions froter les Mameloucks à Alexandrie. Tout de même, le petit tondu, qui n'était pas encore Napoléon-le-Grand, et ses jeunes grognards, s'en acquittaient à qui mieux mieux. Fallait bien pourtant qu'il y eût quelque chose de vrai dans ce qu'on nous disait de l'Angleterre, car au moment où nous y pensions le moins, nous vîmes approcher la flotte anglaise qui venait vers nous le long des côtes d'Égypte. Aussitôt nous fûmes tous dans la joie et l'eau-de-vie... on criait, on chantait, on s'embrassait, ça faisait plaisir à voir. Bientôt nous fûmes à portée et le canon commença à ronfler d'une fière force... Oh! quelle musique, mes enfants! il faut l'avoir entendue comme moi pour en comprendre toute l'harmonie.

NICOLAS.

Cré coquin! où étais-je donc?

LAZARE.

Je te l'ai déjà dit, dans le ventre de ta mère. C'est que vous ne vous figurez pas, mes amis, ce que c'est qu'un combat naval; les pousse-cailloux qui se battent sur le plancher des vaches croient avoir fait grand chose quand ils ont remporté une victoire; pourtant ils n'ont qu'un danger à redouter, le feu de l'ennemi; nous, nous avons à craindre celui du ciel et l'abîme de la mer. A Aboukir nous eûmes toute la danse: danger sur nos têtes, danger sous nos pas, danger devant nous... la canonnade,

le tonnerre, les éclairs, la tempête, enfin toutes les herbes de la saison : c'était charmant à voir parole d'honneur !...

Ah !...

TOUS.

LAZARE.

Mon amiral n'était encore que capitaine. Notre vaisseau fut le premier qui tenta l'abordage ; nous nous élançâmes sur le bord anglais avec l'impétuosité de jeunes marins qui combattent pour la première fois ; mais bientôt les deux vaisseaux furent séparés. Nous n'étions qu'un petit nombre sur le navire anglais, et nous étions sans retraite. A cet aspect, les ennemis reprirent courage et nous chargèrent à leur tour. Mon amiral, qui était à notre tête, soutint le choc et nous donna l'exemple ; mais bientôt il fut blessé lui-même et tomba à mes pieds. Ces brigands d'Anglais l'ayant reconnu à ses épaulettes voulurent l'achever ; mais je m'élançai au-devant des coups, et je fus assez adroit pour les recevoir à sa place ; puis je le pris respectueusement à bras le corps, le portai sur mes épaules et parvins à regagner notre vaisseau qui nous avait rejoints... A présent vous voyez pourquoi j'aimais mon amiral !...

PIERRE.

Ah ! c'est bien ça, père Lazare.

LAZARE.

Mais ce n'est pas tout ; depuis ce moment je ne quittai plus mon amiral, qui le devint après cette bataille ; jour et nuit nous naviguâmes ensemble, et je ne passais à terre que le temps qu'il y passait. Enfin, un jour, je me le rappelle encore, je me le rappellerai toujours, on nous assembla sur le pont, on fit hisser pavillon noir, et le commandant nous dit d'une voix émue : « L'amiral est mort. » Ces mots firent couler mes deux premières larmes. Je déclarai que je quittais le service dès ce jour, et le lendemain j'appris que mon amiral m'avait fait en mourant un legs qui me mettait à l'abri du besoin pour le reste de ma vie !... Un legs à moi !... je vous demande un peu pourquoi ?... pour une bêtise !... pour lui avoir sauvé la vie ! service qu'on se rend tous les jours entre matelots... à plus forte raison un matelot à son commandant... est-ce que ça en valait la peine ! et néanmoins, ma maison, ma barque, les moyens d'existence de ma pauvre Denise, je dois tout cela au legs de mon amiral !... vous voyez pourquoi j'aime son fils !.

NICOLAS.

Oui, vous avez raison, père Lazare ; aimez-le bien ! à votre place j'en ferais autant ; et s'il me demandait d'aller en mer aujourd'hui, je ferais comme vous, j'irais.

LAZARE.

Sois tranquille, va, ma barque est déjà prête, c'est ce qui m'a retardé ce matin... mais je ne me trompe pas... M. Horace vient de ce côté...

oui, c'est lui ! Tenez, tenez, mes enfants, voilà le fils de mon amiral : laissez-moi causer avec lui.
(Les pêcheurs sortent.)

SCÈNE V.

HORACE, LAZARE.

HORACE.

Bonjour, mon cher Lazare ; eh bien ! as-tu reçu ma lettre ?

LAZARE.

Oui, monsieur Horace, et ma barque est prête.

HORACE.

A merveille, tu vas me conduire à Bescou.

LAZARE.

A Bescou ? Tiens, c'est singulier ; il est venu, il y a une heure, deux bourgeois qui demandaient à y être conduits également ; nous les avons renvoyés à Cette... Est-ce qu'il y a quelque chose d'extraordinaire à Bescou aujourd'hui ?

HORACE.

Non, mon ami, rien que de très ordinaire ; je vais me battre, et c'est là le lieu du rendez-vous.

LAZARE.

Vous battre ! vous battre !... Et quel est le blanc-bec qui vous a insulté ?

HORACE.

Ah ! c'est là mon chagrin, mon cher Lazare : ce n'est pas moi qui ai reçu l'insulte, c'est moi qui l'ai faite.

LAZARE.

Oh ! c'est mal, monsieur Horace ! c'est mal cela, et dans ce cas il vaudrait mieux avouer vos torts...

HORACE.

Cela ne pourrait pas arranger l'affaire... écoute, tu vas en juger. Tu connais Durtubi, le vieux peintre, mon professeur enfin...

LAZARE.

Celui-là qui est si original... un farceur fini, qui voudrait peindre le genre humain et qui a fait le portrait de mon amiral, qui est au Musée.

HORACE.

Précisément. Eh bien ! j'étais chez lui avant-hier, et il me montrait le portrait en miniature d'une assez jolie personne, qu'il venait de terminer. Par distraction, j'emportai ce portrait. Le soir même j'étais engagé à un souper où devaient se trouver plusieurs officiers de marine que je ne connaissais pas.

LAZARE.

On voit que vous fréquentez toujours la bonne société.

HORACE.

Je m'y rendis, et le repas se prolongea bien avant dans la nuit, au milieu de la plus bruyante gaieté.

LAZARE.

Mais jusqu'ici il n'y a pas grand mal, et je ne vois pas comment...

HORACE.

Tu vas le savoir. En fouillant dans ma poche, je laissai tomber ce portrait que j'avais oublié. Un de mes convives le ramassa aussitôt; et avant de me le rendre, l'examina en souriant, et m'adressa quelques mots équivoques sur cette miniature qui était en mon pouvoir. Je répondis de même, et poussé par un excès d'amour-propre ou plutôt de fatuité déplacée, je fis entendre que c'était le portrait de ma maîtresse. Au même instant, l'officier de marine placé à ses côtés, ayant jeté un coup d'œil rapide sur le portrait, se leva vivement et me dit d'une voix éclatante : « Vous en avez menti ! »

LAZARE.

Un démenti au fils de mon amiral ! un démenti ! Et vous ne l'avez pas tué sur l'heure !...

HORACE.

Je ne sais ce que j'ai fait, ce que je suis devenu en écoutant ces terribles paroles... la fureur m'a égaré sans doute, et m'a fait perdre la raison, car peu de temps après je me suis trouvé chez moi, entouré de quelques amis qui m'ont appris que ce jeune homme se nommait Édouard de Lavenal, et que le portrait de celle que j'avais désignée était celui de sa sœur.

LAZARE.

Oh ! alors...

HORACE.

Tu conçois mon embarras, j'étais prêt à avouer que je n'avais pas dit la vérité...

LAZARE.

Il fallait le faire...

HORACE.

Et ce démenti qu'il m'avait jeté à la face devant vingt personnes... il était là... toujours là, brûlant sur mon front qu'il fallait courber maintenant et faire rougir encore devant lui, pour qu'on dit peut-être après : Il ne s'est pas battu, c'est un lâche ! il a calomnié une femme, c'est un lâche !

LAZARE.

C'est vrai...

HORACE.

Le lendemain, je reçus la visite du témoin de M. de Lavenal ; il me dit qu'il n'y avait que deux moyens de réparation : ou d'épouser mademoiselle Amélie si elle y consentait, ou de me battre avec son frère ; le démenti retentissait encore à mes oreilles ! j'acceptai, je provoquai moi-même la rencontre qu'on me demandait, et maintenant je vais offrir ma poitrine à l'épée de mon adversaire.

LAZARE.

Mais, cependant, monsieur Horace, vous battre quand vous pourriez...

HORACE.

Mais regarde-moi donc en face, Lazare ! j'ai un démenti sur le visage, il faut du sang pour l'effacer !

LAZARE.

Monsieur Horace, je suis prêt à partir. Mais est-ce que vous venez seul ? et votre témoin ?

HORACE.

Mon témoin ! mais n'as-tu pas déjà deviné que c'était toi ?

LAZARE.

Moi !... moi !... j'aurais l'honneur...

HORACE.

A qui pouvais-je mieux m'adresser qu'au compagnon d'armes de mon père ?

LAZARE.

Oh ! merci, merci, monsieur Horace, de cette marque d'estime. — Votre témoin ! je suis votre témoin ! cela me donne le droit de vous venger, si vous succomez dans ce combat.

HORACE.

Viens ! viens ! le temps presse, partons.

LAZARE.

Nous allons nous embarquer.

(Fausse sortie.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PIERRE, NICOLAS, PÊCHEURS.

PIERRE.

Qu'est-ce que vous dites, père Lazare, vous embarquer ! vous ne voyez donc pas le temps qu'il fait ?

LAZARE.

C'est vrai, le temps menace.

PIERRE.

Oh ! c'est sûr, je vous l'ai déjà dit, on ne peut jamais se tromper... quand la lune est entourée de nuages rougeâtres, ça annonce une fière tempête...

HORACE.

Mais nous n'allons pas loin... à Bescou... et nous parviendrons peut-être avant l'orage.

PIERRE.

Oh ! que non, monsieur, il n'y en a pas pour un quart d'heure... justement le grain vient de Bescou.

HORACE.

Un quart d'heure !... Je t'aiderai à ramer, s'il le faut, mon vieux Lazare, mais partons sur-le-champ...

LAZARE.

Mais, monsieur Horace, ce qu'ils disent est vrai, et nous pourrions nous exposer...

HORACE, bas à Lazare.

Eh ! que m'importe ! il ne sera pas dit qu'un orage m'aura retenu quand il s'agit d'aller venger un affront... La tempête éclaterait que je n'hésiterais pas à partir... il faut qu'à trois heures je sois sur le rivage de Bescou ou qu'on y trouve mon cadavre.

LAZARE.

Partons !...

PIERRE.

Mais, père Lazare, vous vous exposez imprudemment.

LAZARE.

Le fils de mon amiral le veut, et j'obéis au fils comme j'obéissais au père. Partons...

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, excepté LAZARE et HORACE.

PIERRE.

Ils vont périr, c'est sûr ! c'est un miracle s'ils en réchappent, ou je ne me connais pas au ciel.

NICOLAS.

Tenez ! tenez ! regardez... le père Lazare a de la peine à démarrer sa barque... tant la mer est déjà grosse... Ah ! enfin, ils partent...

PIERRE.

Il rame vigoureusement, le jeune homme, tout de même... que le bon Dieu les préserve d'un malheur !

NICOLAS.

Ah ! les voilà lancés ! ils voudraient revenir maintenant qu'ils ne le pourraient pas. Bonne Vierge, veillez sur eux !...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, SOEUR MARTHE.

PIERRE.

Tiens ! une sœur de la Miséricorde !

SOEUR MARTHE.

Dites - moi, mes enfants, pourriez - vous m'indiquer la demeure de Lazare, le pilote ?

PIERRE.

Oui, ma sœur, elle est au bout du village ; mais si c'est lui que vous cherchez, il est absent pour le moment.

SOEUR MARTHE.

Où est-il donc ?

PIERRE.

A la mer, avec ce mauvais temps.

SOEUR MARTHE.

Il est donc toujours le même ! heureusement il y a un dieu pour les marins !... mais il reviendra bientôt probablement ?

NICOLAS.

Plus tôt qu'il ne voudra peut-être... lainer est si méchante !

SOEUR MARTHE.

En ce cas, je vais l'attendre ici, mes enfants, si ça ne vous gêne pas.

NICOLAS.

Bien du contraire, ma sœur ; mais vous seriez mieux dans cette maison.

SOEUR MARTHE.

Du tout : je suis parfaitement ici, au milieu

de vous, au grand air ; je vais m'asseoir et vous demander un verre de vin ; car je viens de Montpellier, à pied, telle que vous me voyez.

PIERRE.

De Montpellier, à pied !... pauvre sœur !

SOEUR MARTHE.

Ah bah ! ce n'est rien que ça ! j'en ai vu bien d'autres, allez ! j'ai bivouaqué en Russie avec les soldats de l'Empereur, du temps des hôpitaux ambulants ; j'ai vu mes pauvres malades manquer de bouillon et de pain : c'est vous dire que je n'en avais pas pour moi ; et quand on a passé par là, on se trouve bien partout.

PIERRE.

Comment, vous avez été en Russie ?

SOEUR MARTHE.

J'ai fait toutes les campagnes de l'Empire et une partie de celles de la République. Aussi, voyez-vous, le militaire et le marin, ça me connaît ; il n'en est pas un qui ne m'appelle son camarade ; nous avons vécu si long-temps ensemble ! ah ! dam, c'est que j'ai eu bien soin d'eux dans les débâcles que nous avons essuyées ! il n'y avait pas à dire, je leur passais tout, — tous leurs gros jurons... excepté le saint nom de Dieu, par exemple ; mais, quant aux autres, je ne m'en suis jamais scandalisée, ça les soulage... ainsi, vous qui êtes des marins, et par conséquent des militaires, quoique vous ne soyez pas malades...

NICOLAS.

Oh ! la bonne sœur ! buvez donc encore un coup, ma sœur...

SOEUR MARTHE.

Volontiers, marins, à votre santé !

PIERRE.

Et comme ça, vous dites que vous demandez le père Lazare ?... est-ce que vous le connaissez ?

SOEUR MARTHE.

Si je le connais ! c'est mon plus ancien camarade. Dernièrement, il nous a écrit à l'hôpital Saint-Eloi, pour sa fille.

PIERRE.

Oui, oui, cette pauvre Denise !

SOEUR MARTHE.

Denise, c'est ça ; la supérieure m'a remis la lettre, en me disant : « Sœur Marthe, un vieux « marin qui nous écrit pour sa fille ; les vieux « marins, ça vous concerne ; allez voir ce que « c'est que cette enfant » Moi j'ai pris la lettre, et il m'a semblé que le nom de Lazare ne m'était pas inconnu ; je me suis dit : « Encore un qui a passé par mes mains ; » et j'ai consulté mon carnet. En effet, j'y ai vu que j'avais soigné quatre fois ce pauvre Lazare. La première fois, c'était à l'hôpital de Brest, à la suite d'une blessure qu'il avait reçue à la bataille navale d'Aboukir, et qu'il avait rapportée d'Égypte.

NICOLAS.

C'est vrai : il nous parlait encore ce matin de cette affaire.

SOEUR MARTHE.

J'étais sûre de ne pas me tromper. Alors comme j'avais un cuirassier qui avait rapporté d'Alger un fameux atout, je me suis dit : Il ne faut pas le quitter encore!... il n'y a que Sœur Marthe pour lui fermer les yeux. En effet ce pauvre homme n'a pas tardé de passer l'arme à gauche ; et alors je suis accourue ici pour voir mon vieux camarade et sa fille.

(Des coups de tonnerre se font entendre, le vent souffle dans toute sa force.)

PIERRE.

Allons, voilà ce maudit grain qui éclate!

NICOLAS.

Pauvre père Lazare! pourvu qu'il soit arrivé à Brescou!

SOEUR MARTHE.

Mes enfants, croyez-vous qu'il soit en danger? Oh! prions, prions la bonne Vierge pour lui, et pour tous ceux qui sont en mer. — Dieu nous exaucera sans doute!...

CHOEUR.

Musique de M. Alexis Roger.

Sainte Vierge, entends la prière

De tes enfants les matelots ;

Apaise la fureur des flots ;

Dans les cieux éteins le tonnerre ;

Et sauve les marins de la fureur des eaux !

NICOLAS.

Quelque chose aborde à la côte; allons voir...

SOEUR MARTHE.

Attendez, je vais vous donner un coup de main.

(Elle court au fond et aide les pêcheurs à tirer des débris d'embarcation qu'on transporte sur le théâtre.)

NICOLAS.

C'est un débris de la barque du père Lazare.

TOUS.

Grand Dieu!

NICOLAS.

Il a péri sans doute.

SOEUR MARTHE.

Mort! il serait mort!

PIERRE, dans la coulisse.

Secours! enfants, venez au secours!

NICOLAS.

C'est Pierre qui appelle... Courons!.

(Ils sortent précipitamment)

SCÈNE IX.

DENISE, entrant.

(Denise court d'abord avec effroi sur le devant de la scène et se jette à genoux : puis elle regarde le spectacle de la tempête d'un œil plus calme, se lève et témoigne par ses gestes combien elle trouve cela beau; elle monte lentement sur un rocher au fond, s'assied, croise les bras et contemple en silence la mer et la bourrasque.)

SCÈNE X.

PIERRE, NICOLAS, SOEUR MARTHE, PÊCHEURS et PÊCHEUSES portant LAZARE dans leurs bras et soutenant HORACE. DENISE, sur le rocher, semble étrangère à tout ce qui se passe.

PIERRE, à Horace.

Du calme! du calme! vous êtes sauvé!

HORACE, montrant Lazare.

Mais lui! lui?...

SOEUR MARTHE.

Soyez tranquille; je vais le faire revenir.

(Elle lui fait respirer des sels.)

HORACE.

O mon Dieu! mon Dieu! faites qu'il vive, lui qui m'a sauvé! Nous étions au milieu de ce vaste Océan, nous allions perdre les côtes de vue, lorsque la tempête est venue à nous furieuse et grondante; nous avons lutté quelque temps, mais notre barque s'est brisée... et j'allais être englouti lorsque Lazare, m'enlevant sur ses épaules, s'est mis à nager vers la terre qu'il a touchée au moment où ses forces l'abandonnaient... O mon Dieu! qu'il vive! C'est lui qui m'a sauvé!

SOEUR MARTHE.

Il revient à lui! voyez... voyez!

LAZARE, s'agitant et reprenant connaissance.

Où suis-je?... ou suis-je? Nicolas, Pierre, Horace!... Sœur Marthe, Sœur Marthe ici!

SOEUR MARTHE.

Il m'a reconnu!...

LAZARE.

Oui, ma bonne sœur!... c'est bien ici votre place, aux côtés d'un mourant!...

HORACE.

Que dites-vous? mourir!... pour m'avoir sauvé!

LAZARE.

Je fus plus heureux quand je sauvai votre père!... Cette bonne sœur me guérit; mais aujourd'hui, elle ne me guérira pas... je vais mourir!

HORACE.

Oh! il n'en sera pas ainsi! Lazare, tu ne veux pas me laisser un éternel remords?

LAZARE.

Un remords!... ah! n'en ayez aucun; j'ai obtenu la mort que j'ambitionnais... j'ai conservé la vie au fils de mon amiral.

HORACE.

Ah!...

LAZARE.

Monsieur Horace, je laisse une fille... seule au monde, sans protecteur, sans amis, sans famille! Denise!. ma pauvre Denise! promettez-moi d'en avoir soin, de ne pas l'abandonner... promettez-moi...

HORACE.

Un mot de plus serait une injure!. Denise est

ma sœur dès ce moment ; je te le jure, Lazare !
Où est-elle ? où est-elle ?

LAZARE.

Oh ! oui, appelez mon enfant ; que je ne
meure pas sans l'embrasser !

PIERRE, l'apercevant.

La voilà... sur ce rocher !. Denise ! Denise !

TOUS.

Denise ! Denise !

(Denise se retourne comme si elle se réveillait, regarde,
et court rapidement à son père.)

LAZARE.

Mon enfant ! ma Denise ! je vais mourir !
(Denise sans répondre le caresse et lui sourit.) Adieu !

adieu !.. Fils de mon amiral, je vous lègue ma
fille !..

(Il meurt. — Tout le monde pousse un cri. Denise les re-
garde tous avec étonnement.)

SOEUR MARTHE.

Il est mort !... (Prenant Denise.) Lazare est mort !

DENISE, répétant.

Lazare est mort !... Lazare est mort !...

SOEUR MARTHE.

Mais regarde-le donc, enfant !...

DENISE, regardant Lazare.

Chut !... il dort !...

HORACE.

Pauvre idiot !

FIN DU PROLOGUE.

L'IDIOTE,

DRAME EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un atelier de peinture d'amateur. A gauche du spectateur, au fond, un chevalet sur lequel est posé un tableau.

SCÈNE I.

HORACE, seul, écrivant.

« Depuis deux jours je vous attends et vous ne venez pas; hier soir quand je vous ai entrevue chez M^{me} de Marsan, vous m'avez assuré que ce matin vous seriez au rendez-vous; j'aiapprêté mes pinceaux pour finir votre portrait; il est près de midi et vous ne venez pas... qui peut vous retenir? Amélie, vous m'avez promis de la franchise, c'est le moment de tenir votre promesse, j'attends. » (Il signe et cache la lettre.) On ne pourra pas dire que je manque d'égards dans cette rupture, que je quitte Amélie aussi brusquement que j'ai quitté la femme du vieux conseiller... A cette époque, ce fut un concert de malédictions contre moi... Les dames de la ville formèrent une ligue offensive et défensive, de laquelle je suis parvenu à détacher Amélie au bout de trois jours... nous touchons au quinzième, et j'ai grand peur... envoyons toujours cette lettre, et je ne tarderai pas à savoir à quoi m'en tenir.

(Il sonne.— Un domestique entre.)

HORACE.

Portez cette lettre à son adresse, et attendez la réponse.

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur.

DURTUBI, en dehors.

Où est-il? où est-il?

HORACE.

Qu'est-ce?

LE DOMESTIQUE.

C'est M. Durtubi qui vient d'arriver.

HORACE.

Mon vieux professeur... oh! j'ai hâte de l'embrasser! qu'il vienne! qu'il vienne!

(Le domestique sort.)

SCÈNE II.

DURTUBI, HORACE.

DURTUBI.

Mon cher Horace!

HORACE.

Mon vieil ami!... (Ils s'embrassent.) Enfin voilà de retour, je croyais que vous étiez fixé à Paris pour jamais.

DURTUBI.

A Paris!... moi!... Ah! vous me connaissez bien peu, si vous avez pensé cela.

HORACE.

Comment? Paris ne vous semble-t-il pas toujours la première ville du monde?

DURTUBI.

Dites la plus ennuyeuse, la plus absurde... d'abord je n'avais pas vu cette ville depuis le Consulat.

HORACE.

Il est certain que depuis cette époque elle est un peu changée.

DURTUBI.

Changée!... dites tronquée, mutilée, sacquée; d'abord des passages où l'on étouffe au lieu de rues bien vastes, bien aérées; de grandes galeries de pierres bien froides, bien humides, au lieu de mes petites galeries de bois où tous les soirs j'allais me promener en hiver pour épargner le bois, tant il y faisait chaud! puis des boulevards sans arbres, éclairés au gaz sans observer le moindre effet de lumière; vingt théâtres au lieu de dix; et comme si ce n'était pas assez des fiacres, des cabriolets de place, des coucous, on a inventé les cabriolets de remise et les omnibus!... oh! les malheureux! comme ils m'ont gâté mon Paris!

HORACE.

Que voulez-vous? mon vieil ami, le progrès!...

DURTUBI.

Ah! oui... le progrès!... c'est bien là mon seul espoir... ils en feront tant qu'ils l'épuiseront... et alors ils seront forcés de revenir sur leurs pas... au rococo... comme ils l'appellent... car vous ne savez pas, mon cher ami, parce que je suis peintre depuis quarante ans, ils m'ont appelé rococo! ..

HORACE.

Vraiment?

DURTUBI.

Un pareil mot souiller les lèvres d'un membre du jury de l'exposition!...

HORACE, à part.

Ah ! je commence à comprendre...

DURTUBI.

Enfin, mon cher, vous connaissez mon tableau : Catou faisant des réflexions avant de se donner la mort... Vous n'êtes pas très fort, puis-que vous êtes mon élève, mais enfin ce tableau vous l'avez trouvé passable ?

HORACE.

Je l'ai trouvé très beau, je vous assure.

DURTUBI.

Eh bien ! très beau, je vous accorde encore ça... croiriez-vous qu'il n'a pas été admis à l'exposition parceque le sujet a paru rococo, comme je vous l'ai dit !

HORACE.

Oh ! c'est une injustice... et voilà sans doute pourquoi Paris est si changé.

DURTUBI.

Oui, monsieur, oui, voilà pourquoi... Au temps du Consulat, cela ne me serait pas arrivé... parcequ'il y avait encore du goût en France, parcequ'on comprenait la valeur de la toge romaine... Mais aujourd'hui tout a disparu... nous touchons à une crise terrible ! quand les arts sont au rabais dans un pays, les affaires vont mal, et l'on ne voit dans Paris que des peintres de portrait à quinze francs dans une séance, et des barbouilleurs d'enseignes qui se disent pompeusement peintres en bâtiments et vitriers.

HORACE.

Mon pauvre Durtubi, combien je suis fâché... un voyage inutile !...

DURTUBI.

Dites funeste... car Paris a perdu la haute opinion que j'avais conçue de lui. Et vous, pendant ce temps, vous avez fait des sottises ?

HORACE.

Des sottises ! vous êtes mal instruit.

DURTUBI.

A la vérité, depuis la lettre que vous m'avez écrite pour m'annoncer la mort de Lazare, lettre qui m'a arraché des larmes et qui m'avait donné l'envie de faire un tableau : Lazare expirant ; sa fille, la pauvre Denise, idiote.... Mais, à propos, qu'est-elle devenue ?

HORACE.

Elle est ici, mon cher ami... vous ne tarderez pas à la voir.

DURTUBI.

Mais, contez-moi donc ce qui est arrivé ensuite, car je l'ignore absolument.

HORACE.

D'abord, après ce premier rendez-vous manqué avec Édouard, j'en eus un second auquel je ne manquai pas... nous nous battimes et je fus blessé très grièvement.

DURTUBI.

Et vous me dites que vous n'avez pas fait des sottises ?...

HORACE.

Ce n'en est pas une, car je méritais bien le coup d'épée que j'ai reçu.

DURTUBI.

Mais d'après ce que vous m'avez écrit, vous pouviez arranger l'affaire en épousant la sœur de M. de Lavenal ; mademoiselle Hortense est jeune, jolie, riche, et, ma foi, entre un duel et une femme, vous auriez dû prendre la femme sans hésiter : c'est toujours moins dangereux.

HORACE.

Quelquefois... ça dépend... mais enfin je ne l'ai pas fait, parceque je n'ai pas cru devoir le faire, parceque je tenais à ce coup d'épée, il me le fallait... et je l'ai reçu.

DURTUBI.

Et après... ?

HORACE.

Après, j'étais à peine rétabli que j'avais un nouveau cartel de M. de Lavenal.

DURTUBI.

Un nouveau cartel !... vous avez refusé, j'espère...

HORACE.

J'ai accepté, et j'allais me battre, lorsque, la veille du jour indiqué, mademoiselle Hortense de Lavenal s'est rendue chez moi.

DURTUBI.

Elle-même ?...

HORACE.

Il fallait une circonstance aussi impérieuse pour décider cette jeune personne à une démarche que l'on peut juger hasardeuse et que moi je qualifie de sublime... ah ! mon vieux ami, je ne puis vous dire ce que j'ai éprouvé en voyant Hortense, les larmes dans les yeux, le trouble sur la figure, me supplier avec une naïveté charmante de ne pas tuer son frère, me conjurer de renoncer à ce duel qui devait toujours lui laisser un remords...

DURTUBI.

Je comprends... selon votre habitude, vous en êtes devenu amoureux sur-le-champ.

HORACE.

Non ! c'est un tout autre sentiment que j'ai ressenti... de l'amour j'aurais été indigné d'en éprouver pour elle... toutes les femmes qui m'en ont inspiré jusqu'ici, j'en ai fait mes maîtresses... Hortense m'avait inspiré de l'estime, et j'en voulais faire ma femme.

DURTUBI.

Allons donc !...

HORACE.

Je le pouvais alors, je m'étais battu, on n'avait plus le droit de me taxer de lâcheté... on n'avait plus le droit de me dire que je reculais devant un duel pour prendre une femme... j'étais en même temps qu'Hortense chez sa mère, et lui montrant la large blessure faite par son fils, dont je conserve des traces sur la poitrine, je

lui demandais la main de sa fille, dont je rétablisais l'honneur en l'épousant.

DURTUBI.

C'est bien ! c'est très bien, mon cher élève.

HORACE.

Cette demande fut reçue avec des larmes d'attendrissement... L'instant d'après, Edouard était dans mes bras m'appelant son frère, et madame de Lavenal fixait à un an de là mon mariage avec sa fille. Le lendemain elle partit avec Hortense pour Toulon, où je dois aller les rejoindre.

DURTUBI.

Oh ! enfin, vous avez fait une chose raisonnable dans votre vie.

HORACE.

A vous entendre, mon cher Durtubi, on dirait que je suis le jeune homme le plus étourdi, le plus...

DURTUBI.

Et qui peut mieux en juger que moi, s'il vous plaît ! moi le confident obligé de toutes vos faiblesses, de toutes vos fredaines, et qui ai souvent payé les frais de la guerre !

HORACE.

Que voulez-vous ? à vingt-un ans, j'étais orphelin et mon maître... j'avais soixante mille livres de rentes qui m'ennuyaient fort à dépenser... il fallait bien faire quelque chose.

DURTUBI.

Oui, et vous avez fait des folies ?

HORACE.

A qui la faute?... lorsque je suis entré dans le monde, je l'avais façonné selon mes rêves. L'honneur, la franchise, la constance dominaient les hommes et les femmes... j'avais rêvé la perfection, moi... Hélas ! de tout ce que j'y cherchais je n'ai trouvé qu'une seule chose à laquelle je ne pensais pas, la seule réalité de la vie... le plaisir.

DURTUBI.

Et vous en avez usé largement.

HORACE.

J'en conviens... abusé, peut-être, et au lieu de tout cela, dans ce tourbillon d'intrigues et d'amour, pas une femme qui parlât à mon cœur... pas une ame qui comprit la mienne.... Envié de tous, j'entendais murmurer autour de moi ces mots : « Qu'il est heureux ! » et j'éprouvais sans cesse un vide que rien ne pouvait combler... toujours la déception, toujours le plaisir, jamais le bonheur... il n'existe pas peut-être... Mais enfin lassé de cette existence rapide et agitée, j'ai ressenti un sentiment nouveau en voyant ou entendant Hortense... ce sentiment m'a convaincu, et je l'épouse parceque je ne l'aime pas d'amour.

DURTUBI.

A la bonne heure... il est temps de faire une fin, et j'espère que maintenant une entière réforme...

HORACE.

Comment donc, une réforme absolue... rangé et sage comme un quaker... ou, si vous aimez mieux, comme un futur.

SCÈNE III.

LE DOMESTIQUE, LES PRÉCÉDENTS.

LE DOMESTIQUE.

Voilà la réponse que l'on m'a remise pour monsieur.

HORACE.

Ah ! très bien ! donnez.

(Le domestique sort *)

DURTUBI, à part, pendant qu'Horace lit.

Un billet sur papier rose, plié en cœur... Diable ! au moment où il m'assure... Quelle indignité !

HORACE.

C'est un mensonge, je le parie !

DURTUBI.

Qu'avez-vous donc ?

HORACE.

Tenez, lisez vous-même.

(Il lui donne la lettre.)

DURTUBI, à part.

C'est une écriture de femme, je ne me trompais pas. (Haut en lisant.) « Monsieur, vous me demandez de la franchise, en voici : je crois que je ne vous aime plus, et qu'il est temps de cesser une intrigue que je me reproche depuis qu'elle est commencée... je pars ce matin pour la terre de ma tante, où je vais tâcher d'oublier ce qui pourrait me rappeler des souvenirs encore dangereux pour mon cœur... Vous ne me verrez que quand je serai tout-à-fait guérie. AMÉLIE. »

HORACE.

Eh ! qu'en dites-vous ?

DURTUBI.

Je dis que si ça entre dans votre plan de réforme...

HORACE.

Il s'agit bien de cela ! ne voyez-vous pas que ce billet est une véritable mystification ; qu'elle ne se rend pas chez sa tante, qu'elle me trompe, qu'elle trompe son mari... !

DURTUBI.

Comment, elle est mariée ?

HORACE.

Et sans doute... ne voyez-vous pas que je m'adresse à une femme libre dans ma position... je pourrais l'épouser par distraction... et cette pauvre Hortense...

DURTUBI.

Vous osez parler d'Hortense dans ce moment !...

HORACE.

Je vous demande un peu ce que peut faire à

* Horace, Durtubi.

Hortense une coquette de plus ou de moins sur ma liste...

DURTUBI.

Mais, cette réforme dont vous me parliez ?

HORACE.

J'ai six mois pour y arriver; et dans six mois on fait tant de choses... Du reste, je m'attendais à ce trait-là, et ce matin, quand je lui ai écrit, j'étais presque sûr...

DURTUBI.

Eh bien! alors, pourquoi vous fâcher ?

HORACE.

Pourquoi? pourquoi? parce qu'on a beau s'attendre à ces choses-là, ça vous fait toujours un certain effet... malgré soi on éprouve du dépit, de la contrariété... enfin, elle a rompu la première.

DURTUBI.

Qu'est-ce que ça vous fait ?

HORACE.

Oh! pas grand chose... une de perdue... cent...

DURTUBI.

Allons, voilà qu'il pense encore à d'autres...

HORACE.

Non, c'est que je me sens humilié au dernier point... Tenez, Durtubi, vous étiez l'ami de mon père, vous êtes le mien.

DURTUBI.

Monsieur Horace, l'amiral votre père a eu la complaisance de poser deux fois pour son portrait, en grand costume: ce sont de ces choses qu'on ne saurait oublier.

HORACE.

Eh bien! mon cher ami, vous allez, avec votre adresse ordinaire, vous informer à un des gens de madame de Barbrezain du but et du motif de son voyage...

DURTUBI.

Quoi! vous voulez?...

HORACE.

Il le faut... rendez-moi encore ce service, je vous en prie.

DURTUBI.

Mais à peine arrivé...

LE DOMESTIQUE entre.

Sœur Marthe est là, qui demande à parler à monsieur.

HORACE.

Je suis à elle dans l'instant. (Le domestique sort.)
Allez, allez, mon ami, hâtez-vous!

DURTUBI.

Allons, puisqu'il le faut, je vais remonter chez moi par l'escalier dérobé qui communique de votre appartement au mien.

HORACE.

C'est cela. Surtout, la plus grande discrétion.

DURTUBI.

Soyez tranquille... un peintre voit tant de choses dont il ne parle pas... Mais, quand cessez-vous...

HORACE.

Allez, allez donc, mon ami, je connaîtrai le but de ce mystérieux voyage. (Durtubi sort.) Mais, sœur Marthe attend... Ne l'oublions pas.

(Il sonne.)

SCÈNE IV.

LE DOMESTIQUE, introduisant SŒUR MARTHE;
HORACE.

HORACE.

Bonjour, ma sœur, comment ça va-t-il aujourd'hui ?

SŒUR MARTHE.

Moi! est-ce que j'ai le temps d'être malade? c'est plutôt à vous qu'il faut demander cela: cette blessure, vous en ressentez-vous encore ?

HORACE.

Nullement, grâce aux soins que vous m'avez donnés, car c'est vous qui m'avez guéri.

SŒUR MARTHE.

Si je n'avais fait que cette cure-là dans ma vie, je n'aurais pas de quoi me vanter... pour une piqûre que vous aviez... j'en ai vu bien d'autres, allez, et quand on a soigné les blessés d'Austerlitz et de Marengo...

HORACE.

Oh! j'apprécie votre mérite, ma sœur, et tout mon regret est que vous m'avez abandonné sitôt.

SŒUR MARTHE.

Mon cher enfant, les sœurs de charité entrent et sortent avec la fièvre... avez-vous la fièvre ?

HORACE.

Non, Dieu merci.

SŒUR MARTHE.

Eh bien! alors, que demandez-vous? du reste, je viens ici tous les jours embrasser ma pauvre Denise, dont je viens vous parler aujourd'hui.

HORACE.

Et moi aussi, je ne vous ai fait chercher que pour cela.

SŒUR MARTHE.

Ça se trouve bien. Eh bien, je commence: Monsieur Horace, vous vous conduisez très mal avec cette enfant.

HORACE.

Moi!

SŒUR MARTHE.

Oui, vous-même... Comment, voilà trois mois qu'elle est ici, et vous ne faites pas plus attention à elle que si elle n'existait pas. Elle va, elle vient dans la maison, sans que personne s'en inquiète... enfin, il n'y a que moi qu'elle connaît un peu, et à laquelle elle obéit, parce qu'on n'a pas servi trente ans sans avoir pris l'habitude du commandement. Monsieur Ho-

race, cela n'est pas bien... vous semblez oublier que ce pauvre Lazare, mort en vous sauvant la vie, vous a recommandé sa fille.

HORACE.

Oh! non, je ne l'oublierai jamais, ma sœur; mais je conçois qu'à vos yeux j'ai peut-être des torts; et cependant si vous saviez ce qui s'est passé dans mon ame quand Lazare m'a légué sa fille. Dans le court espace de temps qu'elle a mis à paraître devant moi, j'avais formé tant de projets sur elle... j'allais acquitter envers la fille la dette contractée envers le père; j'allais la faire élever, veiller sur elle, la doter, la marier selon ses vœux, quand son cœur aurait parlé; tout-à-coup, vous vous le rappelez, elle descend de ce rocher où elle restait immobile comme une statue; on lui montre le corps de son père, vous l'interrogez vous-même, elle ne répond pas, et je m'aperçois alors que cette enfant est une idiote.

SOEUR MARTHE.

Tout ce que fait le bon Dieu est bien fait... ça lui a du moins épargné la douleur de pleurer son père.

HORACE.

Oh! j'eusse mieux aimé cent fois qu'elle ressentit toutes les douleurs de la vie, mais en même temps qu'elle pût en apprécier le bonheur... et je ne désespérais pas de la rendre à la raison... mais tout a été inutile. La science des meilleurs médecins est venue se briser contre cet idiotisme inné dans le cœur et la tête de Denise.— Je ne puis dire le dépit que j'en ai ressenti, cela m'a presque donné de l'aversion pour elle, je l'avoue, et dès ce moment je ne me suis plus occupé d'elle, et l'ai laissée vivre comme bon lui a semblé, me contentant de veiller à ce qu'elle ne manque de rien, et lui donnant les agréments de la vie dans tout ce qu'elle en possède.

SOEUR MARTHE.

Eh bien! je le répète, c'est fort mal.

HORACE.

Mais je veux faire cesser cet état de choses au plus tôt... et pour cela j'ai pensé à vous confier Denise.

SOEUR MARTHE.

A moi?

HORACE.

Sans doute; je puis quitter Montpellier d'un instant à l'autre... prenez Denise avec vous, chargez-vous de son avenir; je n'ai pas besoin de vous dire que tout l'argent qui sera nécessaire...

SOEUR MARTHE.

Et que voulez-vous que j'en fasse?... que voulez-vous que je fasse de cette pauvre idiote? moi! sœur de charité, habituée à une vie errante, vivant au milieu des malades, je ne pourrai veiller sur elle... et d'ailleurs, mon enfant,

ma vie n'est pas à moi, elle est aux militaires blessés, et je ne puis la consacrer à Denise.

HORACE.

Mais vous devez avoir besoin de repos à votre âge; et si maintenant une vie tranquille et retirée...

SOEUR MARTHE.

Une vie tranquille... à moi, sœur Marthe! est-ce que cela se peut?... abandonner cette vie d'agitation et de soins qui vous fait veiller le jour, veiller la nuit, soulager et consoler à chaque heure... oh! vous ne connaissez pas les sœurs de charité... Notre domicile à nous, c'est partout où l'on souffre, notre devoir partout où l'on pleure, notre présence partout où l'on meurt. La sœur de charité ne doit être à personne au monde, parce qu'elle doit à tous des soulagements pendant leur vie, et des prières après leur mort... O mon enfant, lorsqu'on s'est dévouée à cette existence, on ne peut plus se résoudre à la quitter; j'ai besoin, moi, de malades à guérir, comme le soldat d'ennemis à combattre; le soldat veut mourir sur un champ de bataille, et moi je veux mourir dans un hôpital.

HORACE.

Mais, ma sœur, n'existe-t-il pas des couvents de votre Ordre, où Denise, sans cesse sous vos yeux...

SOEUR MARTHE.

Oh! ceci, c'est autre chose... et au fait, une idiote, c'est presque un malade: vous avez raison, et dès aujourd'hui je vais en parler à la supérieure... Mais quel est ce bruit?

(On pousse des cris.)

DENISE, dans la coulisse.

Denise! Denise!...

SOEUR MARTHE*.

Ah! c'est la pauvre idiote... Vous savez qu'elle appelle tout le monde Denise; elle me cherche peut-être... Par ici!... par ici!... viens, mon enfant...

SCÈNE V.

DENISE, LES PRÉCÉDENTS**.

DENISE court à sœur Marthe.

Denise!... Denise!... il est là... j'ai peur.

SOEUR MARTHE.

Qu'est-ce que c'est, mon enfant?

HORACE.

Quelqu'un qu'elle aura rencontré et qui l'aura effrayée sans doute.

SOEUR MARTHE.

Eh bien! Denise... tu ne dis rien à monsieur Horace, qui t'aime tant?... voyons, parle-lui.

* Marthe, Horace.

** Denise, Marthe, Horace.

DENISE.

Voyons, parle-lui.

SOEUR MARTHE.

Dis-lui que tu l'aimes bien aussi.

DENISE.

Dis-lui que tu l'aimes bien aussi.

HORACE.

Oh ! ça ne m'étonne pas... quand elle se met à répéter les choses, on ne peut pas la tirer de là.

SOEUR MARTHE.

Et pourtant, je veux qu'elle vous parle. Voyons, Denise, viens ici, mon enfant ; tu vois bien ce monsieur, il faut lui dire quelque chose... entends-tu ? il faut lui dire quelque chose, je le veux... voyons...

DENISE, joignant les mains.

Mon Dieu ! prenez pitié de la pauvre idiote, ainsi soit-il !

SOEUR MARTHE.

C'est la prière que je lui fais faire tous les soirs ; mais il en est une autre qu'elle fait aussi pour vous ; voyons, Denise, répète avec moi...

DENISE.

Répète avec moi.

SOEUR MARTHE.

Mon Dieu...

DENISE.

Mon Dieu...

SOEUR MARTHE.

Je vous prie pour le bonheur...

DENISE.

Je vous prie pour le bonheur...

SOEUR MARTHE.

De monsieur Horace...

DENISE.

De monsieur Horace, que j'aime bien et qui me donne du pain.

SOEUR MARTHE.

A la bonne heure, embrasse-le, à présent.

(Denise embrasse Horace.)

HORACE.

Elle faisait une autre prière quand Lazare est mort ?

DENISE.

Lazare est mort !... Lazare est mort !...

(Elle répète rapidement cela plusieurs fois.)

SOEUR MARTHE.

Veux-tu te taire !... veux-tu te taire !...

(Denise baisse les yeux et la tête, et se tait.) Oh ! ça fait bien mal ! dire qu'une créature à l'image de Dieu est ainsi privée de la raison !... qu'elle n'entend pas, ne voit pas, ne comprend pas ce qui se passe autour d'elle.

(Pendant ce temps, Denise qui a guetté sœur Marthe, lui enlève tout-à-coup le chapelet qui est suspendu à sa ceinture.)

DENISE, riant aux éclats.

Denise ! un collier !... Denise ! un collier !...

* Marthe, Denise. Horace.

SOEUR MARTHE.

Là ! elle m'a pris encore mon chapelet... Veux-tu bien me le rendre ?... attends ! attends ! Hier elle a failli le jeter dans le puits...

(Elle avance sur Denise.)

DENISE, fuyant devant elle.

Un beau collier ! un beau collier !...

SOEUR MARTHE.

Veux-tu me le rendre ?...

(Durtubi se présente à la porte, Denise l'apercevant pousse un cri et s'enfuit par l'autre porte.)

SOEUR MARTHE, la poursuivant.

Eh bien ! qu'a-t-elle donc ? Denise ! Denise !

SCÈNE VI.

DURTUBI, HORACE.

DURTUBI.

Ah ! ça, qu'y a-t-il donc dans cette maison, depuis que je l'ai quittée ?... voilà deux fois que ça m'arrive : d'abord sur l'escalier, et puis ici... Est-ce qu'il y a des farfadets en plein jour ?

HORACE.

Eh bien ! qu'avez-vous appris ? quand part-elle ?

DURTUBI.

Elle est partie.

HORACE.

Et où va-t-elle ?

DURTUBI.

A Bagnères de Luchon, prendre les Eaux.

HORACE.

J'en étais sûr !... c'est ce qu'elle appelle une solitude !... c'est là qu'elle prétend se guérir de son amour, et m'oublier au milieu des parties de plaisir !... et avec un autre amant peut-être...

DURTUBI.

Si les Eaux sont nécessaires à sa santé ?

HORACE.

Mais vous ne voyez pas qu'elle m'a joué, qu'elle m'a quitté la première, et que je dois me venger d'elle !

DURTUBI.

Vous venger !... et pourquoi ?

HORACE.

Parcequ'elle s'est moquée de moi.

DURTUBI.

Ce n'est pas une raison... elle s'est moquée sans doute de bien d'autres.

HORACE.

Si les autres l'ont supporté, c'est leur affaire, mais moi je ne puis le souffrir... je ne puis vivre comme cela.

DURTUBI.

Mon cher ami, toutes les femmes se sont moquées de moi, je ne me suis vengé d'aucune, et je n'en suis pas mort... il en est encore qui rient de moi, et cela ne m'empêche pas de me porter parfaitement bien.

HORACE.

Oh! vous, c'est différent... je connais votre morale et vos principes.

(Il s'assied *.)

DURTUBI.

Je vous engage à les suivre et à vous calmer, car, voyez-vous, une femme... (Examinant un tableau.) Oh! oh! voilà un bel Endymion!

HORACE.

Mais cela va me rendre la fable de toute la ville. Après tous les soins que je lui ai rendus... tout l'amour que je lui ai montré.

DURTUBI, montrant un tableau.

Cela vous a-t-il coûté beaucoup d'argent?

HORACE.

Je ne sais.

DURTUBI.

C'est que ce n'est pas grand chose. (Examinant un autre tableau.) Oh! ceci, c'est différent.

HORACE.

Moi, devenir le jouet d'une femme!

DURTUBI, regardant toujours les tableaux.

C'est horrible!

HORACE.

C'est que j'ai failli m'y laisser prendre! un moment j'ai cru à sa bonne foi, à sa candeur...

DURTUBI, de même.

Marchandise très suspecte... bien des gens y ont été attrapés.

HORACE.

Et pourtant, elle était belle... elle flattait l'amour-propre d'un homme... Et je supporterais une pareille trahison... Oh! cela ne sera pas. DURTUBI, qui s'est arrêté devant le chevalet sur lequel est un tableau.

Qu'est-ce que c'est que ça? mon cher ami, quelle femme admirable! Avez-vous eu la prétention de peindre?... C'est un portrait d'imagination, je suppose.

HORACE.

C'est le portrait de celle qui vient de partir.

DURTUBI.

Ça... le portrait de madame de Barbrezain! vous voulez rire, mon cher élève... on voit bien que vous en étiez amoureux, et l'amour embellit tout... c'est le portrait de Vénus de Médicis qu de la Vierge de Raphaël.

HORACE.

Elle était si coquette, que j'ai bien été obligé de la flatter un peu... elle n'était jamais assez jolie...

DURTUBI.

Et tout cela est sorti de votre tête... comment, sans modèle!... il y a cependant quelque chose dans les yeux qui me contrarie.

(Il prend la palette et les pinceaux.)

* Horace, Durtubi.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; DENISE paraît tout-à-coup, et s'arrête tremblante en face de Durtubi, en continuant de jouer avec le chapelet de sœur Marthe.

DURTUBI, levant les yeux sur Denise.

Que vois-je? cette jeune fille... Ah! je devine...

HORACE.

Qu'est-ce que c'est?

DURTUBI.

J'avais raison... Voyez les yeux de votre modèle; ils sont plus grands, plus brillants, plus doux... attendez, je vais arranger cela.

HORACE.

Que dit-il?

DURTUBI, occupé à peindre.

Ah! monsieur Horace... vous me jouez des tours pareils, à moi! Vous voulez me faire croire que c'est le portrait d'une de vos maîtresses, tandis que vous faites poser le plus joli modèle... Mais on ne m'attrape pas ainsi... car cette jeune fille est vraiment parfaite de grâce...

HORACE.

Elle!...

DURTUBI.

Sans doute, et vous pouvez vous en fier à moi... j'ai fait le portrait de toutes les déesses de la Raison, et pas une n'égalait ce beau modèle... Voyez, quel contour gracieux de visage!

HORACE.

C'est vrai, je ne l'avais pas remarqué.

DURTUBI.

Le regard un peu trop mélancolique. Regardez-moi, ma chère enfant; regardez-moi, bien en face.

(Denise baisse les yeux.)

DURTUBI s'approche d'elle, et la prend par le bras. Mais regardez-moi donc!

DENISE, s'échappant.

Denise! Denise!

(Elle s'arrête et le regarde avec effroi.)

DURTUBI.

Pas comme ça, pas comme ça... je ne vous demande pas des regards égarés... il ne s'agit pas de peindre une scène... mais un portrait.

HORACE, se levant.

Arrêtez, arrêtez, mon vieil ami! malgré votre perspicacité et votre expérience, cette fois vous vous êtes trompé.

DURTUBI.

Qu'est-ce à dire?

HORACE.

Cette jeune fille n'est pas un modèle; c'est tout bonnement la fille de Lazare, Denise, l'idiote, dont vous me parliez tantôt.

DURTUBI.

Il se pourrait... une si belle créature!

HORACE.

Oui, belle, en effet... vous m'en avez fait

apercevoir... car, depuis qu'elle est ici je ne l'avais pour ainsi dire pas remarquée.

DURTUBI.

Mais elle est donc bien sauvage qu'elle ne veut pas approcher?

HORACE.

Ça dépend de son caprice... quelquefois elle passe des journées entières couchée à terre dans cet atelier... quelquefois elle n'y paraît pas de huit jours : rien ne peut agir sur elle. La musique seule semble la réveiller et la faire vivre... quand elle entend même un orgue de Barbarie, elle écoute, s'anime, chante même parfois... car elle retient tous les refrains de nos jeunes filles.

(Pendant ce temps Denise se tient au fond devant le portrait qui est sur le chevalet, qu'elle embrasse et auquel elle sourit.)

DURTUBI.

La voici qui s'approche de nous.

DENISE vient se placer au milieu d'eux, regarde à plusieurs reprises Durtubi, et dit, en éclatant de rire :

Denise est bien laid... bien laid.

DURTUBI.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

HORACE.

Elle appelle tout le monde Denise.

DURTUBI.

C'est-à-dire qu'elle me trouve... Cette jeune fille est fort mal élevée.

HORACE.

Elle ne comprend pas ce qu'elle dit.

DURTUBI.

Mais elle voit, du moins... attendez, je vais lui faire comprendre, moi. (Il va à Denise et la ramène sur le devant du théâtre.) Mademoiselle, comment vous portez-vous aujourd'hui ?

DENISE.

Aujourd'hui.

DURTUBI.

Elle a répondu : c'est déjà quelque chose ; vous allez voir... C'est fort malhonnête ce que vous venez de me dire.

(Denise garde le silence et joue avec le chapelet de Marthe.)

DURTUBI.

Voyez-vous, elle en est tout interdite et n'ose pas répondre... elle comprend, elle comprend très bien.

HORACE, à part.

Son ceil est toujours insensible... quel dommage !.. Durtubi a raison... elle est bien belle !..

DURTUBI.

N'est-ce pas que vous ne répéterez plus ce que vous avez dit... n'est-ce pas ? dites-moi, non ?

DENISE.

Non, non, non...

* Horace, Durtubi, Denise.

DURTUBI.

A la bonne heure... Mais cette fille n'est pas du tout idiote... Écoutez-moi...

(Il prend Denise par le bras.)

DENISE, le regardant et éclatant de rire.

Denise est bien laid... bien laid... bien laid..

(Elle s'en va de nouveau vers le chevalet, prend des pinceaux et peint grossièrement, puis vient s'assoir dans le fauteuil à gauche. La nuit commence.)

DURTUBI.

Cette jeune fille est absurde.

HORACE.

Vous le voyez, rien ne peut réveiller en elle le moindre rayon d'intelligence... Pauvre enfant ! si belle et si insensible !.. Ah ! pourquoi ce corps n'a-t-il pas une ame... elle n'eût peut-être pas trompé, celle-là, elle eût compris l'amour, elle n'eût pas été coquette et froidement cruelle... Oh ! malgré moi je cherche à me distraire de ce souvenir, et malgré moi il revient toujours... Amélie... Amélie s'est jouée de moi, et peut-être, en ce moment, elle en rit, elle en plaisante avec un autre.

DURTUBI.

Quand cela serait ?

HORACE.

Quand cela serait, quand cela serait ! mais vous êtes donc comme cette idiote... vous ne comprenez donc rien ?

DURTUBI.

Je comprends que vous êtes fou.

HORACE.

Eh bien ! oui, fou... si vous le voulez, mais bien déterminé à ne pas subir cet outrage ! — je veux partir pour Baguères.

DURTUBI.

Encore une sottise !

HORACE.

Sottise ou non... je vais ordonner à mon domestique de tout préparer, et louer des chevaux de poste.

DURTUBI.

Mais écoutez-moi donc, mon cher Horace...

HORACE.

Je n'écoute rien.... je devrais être parti depuis une heure... les premières idées sont les meilleures à suivre, et partir a été ma première idée.

(Il sort, Durtubi sort après lui en cherchant à le retenir.)

SCÈNE VIII.

DENISE, seule.

(Elle reste d'abord immobile sur le fauteuil où elle était placée, puis regarde de côté et d'autre, comme cherchant Horace et Durtubi. — La nuit est venue.)

DENISE, appelant.

Denise !... Denise !... Denise toute seule.... Denise a peur... il fait noir... Denise a peur.

(Elle se blottit dans le fauteuil et met sa tête dans

mains; au même instant on entend sous la croisée un orgue de Barbarie qui joue un air. Aussitôt Denise se lève, court à la fenêtre et l'ouvre, en donnant des signes de joie; et quand l'orgue s'éloigne, elle chante.)

Musique de M. Roger fils.

Chanter, chanter, toujours chanter! chanter encore!
Oh! oui, je me souviens... tous ces chants que j'a-
[dore.

Le tambour bat,
L'honneur t'appelle,
Guerrier fidèle,
Vite au combat!
De la mitraille,
Dans la bataille,
Brave l'éclat!
Rêve la gloire;
Mort ou victoire!
Vite au combat!...
Danse, jeune fillette,
Au son du chalumeau;
La musette
Répète

La ronde du hameau...
Il m'abandonne!

L'ingrat m'a trahi sans retour.
Plus de repos, de bonheur ni d'amour!
C'est ma mort qu'il ordonne,
Il m'abandonne!...

Je veux boire à m'étourdir.
Oui, l'orgie,
C'est ma vie:

Je veux boire à m'étourdir,
Dans l'ivresse et le plaisir...

Il est mort, il est mort, mon père!

Qui peut égaler mon malheur?

Triste orpheline sur la terre,

Mon avenir est la douleur!

Il est mort, il est mort, mon père!

SCÈNE IX.

DENISE, DURTUBI.

DURTUBI, entrant un flambeau à la main.

Voyons, si ce fou est rentré, et s'il persiste à partir cette nuit.

(Pendant ce temps, Denise le suit par derrière, souffle la bougie, et part d'un grand éclat de rire.)

DURTUBI, tremblant.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est?... qui est là?... que voulez-vous?

(Denise continue à rire.)

DURTUBI.

Si c'est une plaisanterie, je la trouve fort mauvaise.. voyons, expliquez-vous... parlez... en voulez-vous à ma vie?

(Denise s'approche et saisit Durtubi. Durtubi recule en poussant un grand cri.)

DENISE, effrayée s'enfuit aussi, et l'instant d'après crie:

Denise! Denise!...

DURTUBI.

Denise!... c'est la maudite idiote! Comment, mademoiselle, après ce que je vous ai dit, vous osz encore...?

L'IDIOTE.

DENISE.

Denise a faim!

DURTUBI.

Ah! vous avez faim... c'est bien fait... ça vous apprendra... c'est qu'elle m'a fait une peur!...

DENISE.

Denise a faim!

DURTUBI.

J'ai très bien entendu: moi aussi j'ai faim, mais je n'ai rien à vous donner à manger.

DENISE.

Manger à Denise!

DURTUBI.

Je vous dis que je n'ai rien!... entendez-vous? si vous êtes idiote, vous n'êtes pas sourde, peut-être... où voulez-vous que je trouve à l'heure qu'il est!... les domestiques sont couchés et je vais en faire autant, bonsoir. (A part.) Je ne suis pas tranquille dans l'obscurité, avec cette idiote... on ne sait pas ce qui peut arriver...

DENISE, le retenant.

Denise, pas seule... Denise à peur... Il fait noir...

DURTUBI.

Il fait noir... il fait noir... parbleu je crois bien... vous avez éteint ma bougie.

DENISE le saisit par le bras.

Manger Denise, manger Denise!

DURTUBI.

Manger Denise... ah! ça, mademoiselle, voulez-vous me laisser? (Denise continue à le tenir, et fouille dans ses poches.) C'est qu'elle est capable de me mordre jusqu'au sang!... (Denise en fouillant dans les poches du gilet, trouve un bâton de chocolat, le prend et le mange avidement.) Eh bien! ne vous gênez pas!... Voilà qu'elle me prend mon chocolat, à présent!... ma foi, laissons-la faire, et pendant qu'elle est occupée à le manger, esquivons-nous.

(Il sort précipitamment, et ferme sur lui la porte du petit escalier, qui conduit à son appartement. Denise court après lui et cherche à ouvrir la porte.)

SCÈNE X.

DENISE, seule.

Denise... Denise!... ouvrir... ouvrir à Denise! Denise seule... Denise à peur!... eh! là, là, tout noir... tout noir!... Marthe... sœur Marthe!... Lazare... Lazare est mort!... oh! ouvrir... ouvrir... (elle pleure) pas ouvrir... personne!... personne!... (Elle se met à genoux.) Mon Dieu! prenez pitié de la pauvre idiote! ainsi soit-il... J'ai froid!... Denise a froid... froid!... froid!... Denise tremble... (On entend marcher au dehors.) Oh! là... là... il vient... il vient!...

(Elle pousse un cri et tombe.)

SCÈNE XI.

DENISE, HORACE.

HORACE, un flambeau à la main.

Les chevaux de poste, retenus jusqu'à cinq heures du matin!... tout se ligue contre moi aujourd'hui... J'ai eu tort de suivre Alfred à ce souper... le champagne n'en a pas égayé ce soir, il m'a étourdi... Rentrons chez moi. (Il fait quelques pas et aperçoit Denise.) Ciel! que vois-je? Denise! Denise ici!... comment se fait-il?... elle dort sans doute... (Il touche sa main.) Elle est glacée! (Il la soulève.) Denise!... Denise!... (Denise reste immobile.) Elle est évanouie... pauvre enfant!...

(Il lui fait respirer des sels.)

DENISE, revenant à elle.

Denise!

HORACE.

Elle revient à elle... Dis-moi, mon enfant, souffres-tu?

DENISE.

Denise a froid.

HORACE, s'asseyant à gauche.

Tu as froid... Mon Dieu, comment faire pour la réchauffer!

DENISE.

Là, là... (Elle lui fait signe de s'asseoir, et se blottit sur ses genoux, en répétant :) Denise a froid.

HORACE.

Oui, oui, serre-toi contre moi, pauvre idiot, puise dans mon sein la chaleur... oh! que ne peux-tu y puiser une âme... Que ces yeux sont beaux et brillants... comme ils exprimeraient bien l'amour... comme ils diraient bien: «Je t'aime!» Denise... Denise... (Denise lui sourit.) Elle sourit... on dirait qu'elle me comprend... Sa main n'est plus glacée... elle est humide... son œil s'anime... Oh! parle-moi, Denise, parle-moi... dis-moi si c'est un rêve, une illusion... me comprends-tu? dis, me comprends-tu? parle..

DENISE, en souriant.

Lazare est mort!

HORACE, se levant et repoussant Denise.

Ah! Lazare est mort... oui, le malheureux, il est mort pour me sauver la vie, en me recommandant son unique enfant, et j'allais peut-être... Oh! merci, merci, idiot! à ces paroles funestes... je serais tenté de croire que tu as recouvré la raison...

(Denise se rapproche peu à peu d'Horace.)

HORACE.

Non, non, ne viens pas vers moi... Denise, laisse-moi... ne m'approche pas...

DENISE recule effrayée et se met à genoux.

Mon Dieu, je vous prie pour le bonheur de monsieur Horace, que j'aime bien, et qui me donne du pain.

(Elle se lève et court embrasser Horace.)

HORACE.

C'en est trop... il faut faire retirer cet enfant; mais où la conduire... pas un domestique n'est levé à cette heure... voyons, emmenons-la dans cette chambre... Denise, Denise, viens avec moi, viens mon enfant...

DENISE.

Non, non, Denise ici...

(Elle s'assied dans un fauteuil à gauche.)

HORACE.

Viens, te dis-je, tu ne peux rester ici... sortons... allons, allons, je le veux; je t'emmènerai de force s'il le faut...

(Il fait un mouvement.)

DENISE, à genoux devant Horace.

Mon Dieu! Denise reste ici, reste ici...

HORACE.

Elle ne veut pas sortir à présent... allons, restons ici, puisqu'il le faut... et passons la nuit dans ce fauteuil... Au fait, je pars à cinq heures, et il en est déjà deux. (A Denise.) Reste là, puisque tu le veux.

(Denise se couche dans le fauteuil. Horace va s'asseoir dans un autre, à droite, un livre à la main.)

HORACE.

Lisons... cela abrégera la nuit... car je sens que le sommeil ne viendra pas. (Regardant Denise.) Qui dirait que cette jeune fille si parfaite de beauté et de grace a perdu la raison... Oh! éloignons ces idées... lisons.

(Il se met à lire. — Denise, après avoir essayé de dormir dans le fauteuil, se lève, et vient se coucher aux pieds d'Horace, la tête appuyée sur ses genoux.)

HORACE.

Denise... Denise... va-t'en... oh! va-t'en de là...

(Denise s'endort dans cette position.)

HORACE.

Elle dort... pauvre innocente... elle dort! et moi... Ah! ce cœur est mort à toutes les sensations humaines. Qu'elle est belle, grand Dieu! qu'elle est belle ainsi!... oh! mon Dieu!... prenez pitié de moi!...

* Denise, Horace.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

HORTENSE, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Non, ma sœur, tu as eu tort d'écrire cette lettre.

HORTENSE.

Et moi, je trouve que j'ai eu raison; est-ce que je veux épouser M. Cazalas, malgré lui! lorsqu'à la suite de votre funeste duel il est venu demander ma main, il fut convenu que notre mariage n'aurait lieu que dans une année. C'est moi qui exigeai cette condition. Dans un an, me disais-je, il aura le temps de me connaître et de m'aimer peut-être. Il devait se rendre à Toulon peu de temps après nous; au lieu de cela, il a quitté brusquement Montpellier, est allé en Italie et en Allemagne, et nous a à peine donné de ses nouvelles... Toutes ses lettres respiraient une mélancolie profonde. Toi-même tu l'as rencontré à Gènes et as été frappé de sa tristesse; lui autrefois si gai, si heureux... j'ai dû croire avec raison que la perspective de notre mariage était la seule cause de ce changement. Esclave de sa promesse, il est depuis hier à Marseille et doit arriver aujourd'hui pour passer le contrat; je lui ai écrit hier pour lui demander l'explication de sa conduite et le dégager de sa parole, s'il desire ne pas la tenir; je ne vois pas le tort que j'ai eu dans tout cela.

ÉDOUARD.

Celui de lui écrire, au lieu d'attendre une explication de vive voix.

HORTENSE.

Et s'il n'eût pas osé la donner, et c'est plus que probable, une fois arrivé ici au sein de ma famille, pouvais-je enchaîner ma destinée à celle d'un homme qui ne m'eût épousée que par honneur? me l'aurais-tu conseillé toi-même? non, j'ai agi prudemment; d'un moment à l'autre je vais recevoir une lettre de lui, je l'espère, qui me fixera sur notre avenir... et tiens, malgré moi, je suis impatient de connaître sa réponse... car, s'il faut te le dire, je l'aime, malgré son indifférence apparente; je l'aime, je crois, autant que tu aimes... quelqu'un qui est ici.

ÉDOUARD.

Ah! silence, ma sœur, ne parlons pas de cela... cet amour est le malheur de ma vie, et ma mère par son obstination et ses refus causera la mort de son fils.

HORTENSE.

Que dis-tu, Édouard... d'abord, tout n'est

pas désespéré, ma mère n'a pas dit qu'elle ne consentirait pas; mais sois juste, et mets-toi un moment à sa place... il y a six mois nous étions à la campagne, à deux lieues de Toulon, lorsqu'à l'entrée de la nuit, une vieille sœur de la Miséricorde nous demanda asile au nom de Dieu, pour une de ses compagnes qui se mourait: c'était sœur Cécile; nous l'accueillîmes avec bonté; elle était fort malade, et ses jours furent long-temps en danger... la vieille sœur Marthe avait reçu une mission pour les colonies dans lesquelles elle devait se rendre avec sœur Cécile: le jour du départ approchait et l'état de Cécile ne s'améliorait pas... Sœur Marthe supplia ma mère de la garder encore, ma mère y consentit de grand cœur. Enfin, un matin elle s'arracha de bonne heure du lit de la pauvre malade, et partit pour Toulon où elle devait s'embarquer le jour même; elle promit de nous envoyer avant son départ les papiers concernant sœur Cécile, qu'elle avait besoin de faire viser à la ville: en effet, nous reçûmes dans la journée une lettre qui nous les annonçait; mais le messager chargé de nous remettre ces papiers précieux les avait égarés, on n'a jamais pu les retrouver, et nous ne savions pas même pour quelle colonie sœur Marthe était partie.

ÉDOUARD.

Ah! voilà le plus grand malheur.

HORTENSE.

Cécile se rétablit; nous espérions obtenir d'elle tous les renseignements que sœur Marthe devait nous donner; mais Cécile, ébranlée sans doute par la cruelle maladie qu'elle venait de faire, avait perdu la mémoire du passé; elle ne put répondre à aucune de nos questions. Elle resta auprès de nous jusqu'à ce que maman eût fait les recherches nécessaires. Pendant ce temps, nous pûmes apprécier tout ce qu'il y avait de bonté, de dévouement, dans le cœur de Cécile; chaque jour nous attachait davantage à elle, chaque jour développait en elle de nouvelles qualités, et maman se décida à la garder jusqu'au retour de sœur Marthe; mais tu es venu, tu l'as vue, tu en es devenu amoureux, et enfin tu as demandé à l'épouser... eh bien, je dis que notre mère n'est pas si blâmable que tu le prétends... elle n'a ni approuvé ni condamné ton amour: elle s'est bornée à te dire qu'elle aimait et estimait Cécile, mais qu'elle ne pouvait consentir à ce mariage avant de savoir qui tu allais prendre pour femme... elle t'a dit d'attendre.

ÉDOUARD.

Attendre! attendre!... et au premier jour je

puis recevoir l'ordre de m'embarquer, et, pendant ce temps, je mourrai d'impatience et d'amour... pendant ce temps un autre peut-être...

HORTENSE.

Un autre... mais n'es-tu pas sûr d'être aimé?

ÉDOUARD.

Non, et c'est encore un de mes tourments que ce doute affreux. Vingt fois le secret de mon amour a été prêt à s'échapper de mes lèvres, et toujours une sorte de crainte et le respect que je dois à ma mère m'ont retenu et enchaîné... mais ce supplice est intolérable, et je veux lui parler aujourd'hui même, car, s'il faut tout te dire, j'ai moi-même perdu l'espoir de connaître à qui Cécile appartient... moi aussi, depuis trois mois que je suis ici, j'ai fait toutes les démarches, pris tous les renseignements pour découvrir quelque chose... je n'ai pu parvenir à rien; cette lettre que je viens de recevoir ce matin a détruit ma dernière espérance.

HORTENSE.

Mais comment se fait-il... ?

ÉDOUARD.

A force de recherches j'ai fini par découvrir que le couvent d'où était partie sœur Marthe avec Cécile était un de ceux de Montpellier. Je me suis empressé d'écrire dans cette ville où tu sais que nous avons conservé des amis... leur réponse ne s'est pas fait attendre... sœur Marthe, en effet, est très connue dans cette ville; mais le couvent auquel elle était attachée n'existe plus, et toutes les sœurs qui l'habitaient se sont dispersées... de plus, le vaisseau sur lequel sœur Marthe s'est embarquée a péri sans doute, car on n'en a jamais eu de nouvelles.

HORTENSE.

O mon Dieu! que dis-tu?

ÉDOUARD.

La vérité; ainsi tu le vois, ma sœur, aucune espérance de connaître jamais la naissance et la vie de Cécile... et si ma mère persiste, aucune espérance qu'elle soit jamais à moi.

HORTENSE.

Donne-moi cette lettre, je vais trouver notre mère, je vais me jeter à ses pieds... elle est si bonne, notre mère... elle t'aime tant... elle m'aime bien aussi, et en parlant pour le bonheur des autres, je suis si éloquente!

ÉDOUARD.

Oh! ma bonne sœur! je te devrai mon bonheur.

HORTENSE.

Silence! voici Cécile... pas un mot de tout cela devant elle.

SCÈNE II.

CÉCILE, en religieuse; LES PRÉCÉDENTS.

CÉCILE.

Bonjour, ma bonne amie; bonjour, monsieur Édouard.

HORTENSE.

Comme te voilà fraîche et riante, ce matin!

CÉCILE.

C'est que je viens de m'occuper de vous... Voyez les belles fleurs... je viens de les cueillir en pensant à vous, et je vous les apporte.

HORTENSE.

Merci, ma bonne Cécile, merci de ce bon souvenir. Mais ma mère vient de me faire demander, et je cours auprès d'elle.

CÉCILE.

Mais, ma bonne amie...

HORTENSE.

Je te laisse ici avec mon frère... attends-moi, je ne serai pas long-temps.

SCÈNE III.

CÉCILE, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Vous semblez craindre de rester seule avec moi, mademoiselle.

CÉCILE.

Non, monsieur, mais dans ce moment...

(Elle va pour sortir.)

ÉDOUARD.

Oh! restez, mademoiselle, restez et daignez m'entendre... il y va de tout mon avenir, il y va de mon existence.

CÉCILE.

De votre existence? j'ai peine à comprendre. ...

ÉDOUARD.

Oh! il faut que le malheureux Édouard vous soit bien indifférent, puisque vous n'avez pas lu dans ses traits, deviné dans son regard ce qui se passe au fond de son ame! puisque cet amour qui le brûle...

CÉCILE.

Que dites-vous, monsieur, que voulez-vous dire? de l'amour, de l'amour pour moi?

ÉDOUARD.

Oui... cet amour qui dévore et consume, cet amour qui vient du ciel et vous élève jusqu'à lui en élevant jusqu'à vous; cet amour profond, irrésistible vous me l'avez inspiré: Je vous aime!

CÉCILE.

Arrêtez! oh! de grace! arrêtez, monsieur, un tel aveu me glace et m'épouvante.

ÉDOUARD.

Que dites-vous?

CÉCILE.

Je dis que poursuivre de son amour une orpheline sans naissance, sans famille, une orpheline recueillie par la pitié de votre mère... c'est violer la sainte hospitalité qu'on lui donne... c'est la condamner à la fuite ou au déshonneur!

ÉDOUARD.

Au déshonneur! avez-vous pu le penser, Cécile, au déshonneur.... moi!.... Mademoiselle, l'homme qui est devant vous n'a rêvé qu'un avenir... celui d'être votre époux.

CÉCILE.

Mon époux!... Vous, vous, monsieur de Lavenal, l'époux de cette femme qui s'appelle Cécile et qui ne sait d'où lui vient son nom! l'époux de cette femme qui est vouée à Dieu parce que Dieu seul connaît le secret de sa vie!

ÉDOUARD.

Grace au ciel, il n'est pas de vœux qui vous lient encore à lui.... vous êtes libre et je puis aspirer à votre main.... Mais, je l'avoue, quand je vous vis pour la première fois, pénétré de respect pour votre saint habit, j'osai à peine attacher sur vous mes regards.... à votre aspect je baissais involontairement la vue. Mais bientôt j'appris que dans votre ordre les vœux n'enchaînaient que pour une année, j'appris que vous n'en aviez pas prononcé.... Je ne sais quel instinct de bonheur donna alors l'espérance à mon ame.... J'osai vous regarder en face et je crus voir un ange du ciel descendre sur la terre.... Mais chez cet ange, je trouvais un cœur qui battait sous le scapulaire... chez cet ange, je trouvais une femme qui comprenant la faiblesse de l'humanité, aimait par pitié du moins, si ce n'était par amour... Et je dépouillais cette femme du costume de la fiancée de Dieu... et je la revêtais du blanc costume de la fiancée des hommes.... et alors j'osais l'aimer de toutes les forces de mon ame.... et alors, comme à présent, j'osais le lui dire... Oui, Cécile, oui voilà toute l'histoire de mon amour qui est pur comme vous l'êtes vous-même... et, maintenant, répondez, au nom de ce Dieu que vous invoquez, répondez : que dois-je espérer, que dois-je craindre?

CÉCILE.

O mon Dieu!... je suis si troublée... si émue... si tremblante... C'est la première fois qu'un homme ose me faire entendre des paroles d'amour.... Oh! monsieur, monsieur! laissez-moi, laissez-moi!

ÉDOUARD.

Ne l'espérez pas avant qu'un mot de votre bouche ait à jamais fixé mon sort. Cécile, depuis trois mois j'attends, depuis trois mois j'espère... Il faut qu'aujourd'hui tout se décide... il le faut, au nom du ciel! parlez...

CÉCILE.

Eh bien! Dieu m'en donnera la force, j'es-

père... Dieu me guidera dans tout ce que je dois vous dire et je vous dirai mon ame tout entière. Lorsque je commençai à vivre, à sentir, à connaître, j'étais ici entourée des soins touchants de votre famille... je me réveillais comme d'un songe; mais ce songe avait duré quinze ans, et il ne me restait pour toute mémoire du passé que le souvenir d'un grand malheur.... je n'ai jamais pu me rappeler lequel... et le nom de sœur Marthe que j'appelais sans cesse... On répondit d'abord à mes questions... on me dit que sœur Marthe était partie, et je pleurai.... je pleurai malgré moi, sans pouvoir me rendre compte de mes larmes, car alors je n'étais pas assez intelligente du malheur pour savoir que sœur Marthe était tout mon soutien, tout mon espoir, toute ma famille... On me pressa de questions à mon tour, je ne pus répondre à aucune... mon pays, je l'ignore... mon père je l'ignore aussi... mon nom, mon propre nom, je l'ignorais... ce fut votre mère qui m'apprit que je m'appelais Cécile.

ÉDOUARD, à part.

Pauvre jeune fille!

CÉCILE.

Ah! il faut qu'elle ait été bien cruelle cette maladie que le ciel m'a envoyée pour détruire ainsi en moi toutes les sources de la mémoire! Pour moi le passé n'existe pas, et cette absence du passé flétrit le présent et l'avenir.... Oh! si vous saviez les efforts que j'ai faits pour rappeler ma mémoire!... que d'heures j'ai passées à essayer de dissiper les nuages qui m'entourent quand je veux me souvenir! que de noms j'ai prononcés la main sur mon cœur!... que de choses j'ai dites ou écoutées, cherchant un écho dans mon souvenir!... que de portraits j'ai tracés avec mes crayons cherchant à les reconnaître!... et rien, rien!... Quand je suivais une idée confuse... quand je croyais tenir le fil de ma vie passée... prononcer des noms qu'il me semblait me rappeler.... ma mémoire lasse et fatiguée refusait de m'éclairer davantage, alors le désespoir s'emparait de mon ame, ma tête se troublait, mes idées s'entrechoquaient ensemble; j'étais folle.... et je retombais dans ma première ignorance.

ÉDOUARD.

Cécile, Cécile, calmez-vous, de grace.... Qu'importe ces quinze années pour lesquelles vous ne retrouvez pas de souvenir.... en êtes-vous moins digne d'être mon épouse?

CÉCILE.

Je n'ai pas encore fini de parler, monsieur; écoutez jusqu'au bout, et vous jugerez après, vous même... Vous savez par quel concours fatal de circonstances les papiers que sœur Marthe envoyait ont été égarés.... vous savez enfin comment j'ai été placée dans cette situation d'ignorer tout ce qui me concerne. Quand je connus

mon sort, je me jetai aux pieds de votre mère et de votre sœur, et après leur avoir témoigné toute ma reconnaissance, je les suppliai de mettre le comble à leurs bienfaits en me faisant rentrer dans le saint asile dont je portais l'habit... Toutes deux refusèrent d'abord à cause de ma santé; ensuite, par un sentiment de bienveillance et de tendresse que, je ne sais comment, je parvins à leur inspirer... Dès ce jour, monsieur, je fus traitée dans cette maison comme une fille par votre mère, comme une sœur par votre sœur... Toutes deux se plurent à m'instruire, à développer une intelligence qui avait sommeillé trop long-temps. Mes yeux s'ouvrirent à la lumière.... on me fit connaître le monde comme si j'y avais passé ma vie.... je savais lire.... Dès ce jour je compris, j'embrassai l'existence.... dès ce jour je pensai, je vécus enfin.

ÉDOUARD.

Et c'est pour cela que mieux que jamais vous devez comprendre tout l'amour que je vous porte.

CÉCILE.

Je comprends que devenir votre épouse serait un crime.

ÉDOUARD.

Que dites-vous ?

CÉCILE.

La vérité, monsieur; ce monde que j'ignorais et que l'on m'a appris à connaître a ses exigences, ses préjugés, ses tyrannies, qu'on ne peut jamais braver. Vous tenez dans ce monde un rang, une fortune, une naissance, dont votre famille est fière avec raison... moi, je vole en quelque sorte l'existence qu'il me donne, moi je ne suis rien pour lui, je ne puis jamais être rien. Je dois tout à votre famille, monsieur, même le pain que je mange et qu'elle me donne par pitié !... Et vous voulez qu'étouffant dans mon cœur tout sentiment de reconnaissance, je donne peut-être la mort à votre mère en encourageant votre union avec moi !... Cette mère, si fière de son fils, et qui a rêvé pour lui un mariage digne de sa fortune et de son rang, aurait la douleur de le voir rechercher une pauvre fille, jetée au hasard dans la vie, et dont la naissance est un mystère !... et je serais complice de tout cela, moi !... oh ! monsieur, vous ne le pensez pas, vous ne pouvez le penser... Vous m'avez offert votre amour, que je dois repousser, je vous demande en échange votre estime, et, à ce titre, vous renoncerez à des projets que je serais coupable d'encourager un seul instant.

ÉDOUARD.

Ah ! vous ne m'aimez pas, Cécile, vous qui parlez froidement d'estime, quand je vous offre l'amour le plus ardent... vous ne m'aimez pas... ah ! elle s'était cruellement trompée, Hortense,

en me disant qu'elle avait cru surprendre en vous...

CÉCILE.

Que voulez-vous dire, monsieur ? (A part.) Me serais-je trahie ?..

ÉDOUARD.

Ah ! ne cherchez plus à me dissuader de vous aimer, cela est impossible... Mais répétez-moi que vous ne m'aimez pas ! que vous ne m'aimez jamais !... dites-moi cela, Cécile, dites-le moi sans cesse ; car ma famille, mon rang, ma fortune, tout cela ne sont pas des obstacles... mais votre indifférence, votre haine peut-être !... cela peut donner le courage du désespoir.

CÉCILE.

Ma haine ! dites vous ?... ma haine !... et comment pourrais-je haïr le fils de celle à qui je dois tout !

ÉDOUARD.

Oui, oui, je comprends... vous ne me haïssez pas, par devoir... depuis un quart-d'heure que vous connaissez mon amour et mes souffrances, vous me plaignez pour ne pas être ingrate... mais cette pitié est un outrage, cette reconnaissance est une insulte !

CÉCILE.

Qu'osez-vous dire, monsieur ?... moi !... moi vouloir vous outrager ?... ah ! mon Dieu !...

(Elle pleure.)

ÉDOUARD.

Des larmes !... des larmes !... ah ! pardon, Cécile, pardon... c'est que voyez-vous, je suis si malheureux ! cet amour qui me torture, me rend fou, insensé !... mais n'importe, pardon !...

CÉCILE, à part.

O mon Dieu ! donnez-moi la force, le courage !...

ÉDOUARD, plus calme.

Mademoiselle, je vois qu'il faut mettre un terme à un entretien pénible pour nous deux ; ne croyez pas cependant que cet amour s'efface jamais de mon âme ; je puis mourir... mais non vous oublier... Je quitte la maison de ma mère, dans une heure... je suis marin, je pars... la mer ne calme pas des douleurs telles que la mienne, mais du moins elle les engloutit... adieu !...

(Fausse sortie.)

CÉCILE, à part.

Partir... se faire tuer peut-être... et pour moi ! (Haut.) Monsieur Édouard ?

ÉDOUARD.

Vous me rappelez, mademoiselle ?

CÉCILE.

Oui, monsieur... pour vous dire... vous engager...

(Elle suffoque et ne peut plus parler.)

* Édouard. Cécile.

ÉDOUARD, s'approchant d'elle.

Qu'avez-vous, Cécile?

CÉCILE, avec explosion.

Ah! monsieur, vous me rendez folle... mais ne voyez-vous pas que, depuis une heure, je lutte avec mon cœur.

ÉDOUARD.

Il se pourrait!... quoi! Cécile, vous m'aimez! tu m'aimes!... oh! bonheur! délire! je suis aimé!... je suis aimé!...

CÉCILE.

Malheureuse! qu'ai-je dit? Monsieur Édouard, par pitié, par pitié, laissez-moi, je veux fuir, fuir loin d'ici... à l'instant même. Oh! mon Dieu, mon Dieu! qui viendra me tirer de l'abîme où je suis tombée! (Apercevant madame de Lavenal et Hortense au fond.) Oh!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, M^{me} DE LAVENAL, HORTENSE *

CÉCILE, tombant à genoux.

Oh! madame, ma mère, ma seule mère en ce monde, vous m'avez sauvée de la mort, c'est à vous à me sauver encore. Par pitié, sauvez-moi... sauvez-moi... votre fils, il m'aime, il vient de me le déclarer ici, à l'instant, pour la première fois; et moi je l'aime aussi... je l'aime, et jusqu'ici je l'avais caché à tout le monde, à moi-même... l'effroi et les menaces qu'il m'a jetées ont fait jaillir de mes lèvres l'aveu de mon amour... excusez-moi, pardonnez-moi, madame. Je sais que je ne suis pas faite pour votre fils, que jamais je ne pourrai être à lui, et le ciel m'est témoin que je n'ai jamais conçu cette espérance... Ma présence ici ne peut durer plus long-temps, renvoyez-moi, madame, faites-moi conduire dans un couvent, où je prendrai le voile; et si après mon départ monsieur Édouard verse quelques larmes, me donne quelques regrets, ne me maudissez pas trop, madame; songez, Hortense, que je fus votre sœur, et donnez un souvenir à celle qui aurait voulu vous consacrer sa vie en échange de vos bienfaits, et qui la passera à prier pour votre bonheur.

MADAME DE LAVENAL.

Relève-toi, Cécile, et écoute - moi. Je connaissais depuis long-temps l'amour de mon fils pour toi, et j'ai cherché à l'en détourner autant qu'il était en moi. À cette époque, j'avais l'espérance de retrouver ta famille, aujourd'hui je n'en ai plus aucune.

CÉCILE.

Plus aucune!

MADAME DE LAVENAL.

Non, mon enfant; mais cette famille que tu as perdue, tu la retrouveras dans la nôtre, Cé-

* Hortense, Madame de Lavenal, Cécile, Édouard.

cile; tu aimes aussi mon fils, tu le rendras heureux, deviens ma fille*. Édouard, voici votre épouse.

CÉCILE.

Qu'entends-je?

ÉDOUARD.

Oh! merci, merci, ma mère!

HORTENSE.

Ma sœur!

CÉCILE.

Oh! mais c'est un rêve... une illusion... moi, moi, pauvre orpheline, la femme d'Édouard!.. Oh! je me trompe, je m'abuse... mais non... voilà ma mère... voilà ma sœur... et lui, lui mon époux! Oh! l'on ne meurt pas de joie!

MADAME DE LAVENAL.

Et maintenant, va, va, mon enfant, changer le costume de religieuse pour en prendre un plus convenable; va, mon enfant, tu dois avoir besoin de te recueillir... je vais t'envoyer Hortense, nous restons ensemble pour nous occuper encore de toi.

CÉCILE.

Je vous obéis, ma mère... je vais quitter le costume des orphelines pour prendre celui de votre fille.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

HORTENSE, M^{me} DE LAVENAL, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Oh! ma mère, ma bonne mère, comment jamais reconnaître...

MADAME DE LAVENAL.

Mon fils, je ne veux que votre bonheur. Votre sœur m'avait presque vaincue ce matin, quand elle est venue m'apporter cette lettre; l'action de Cécile m'a décidée. Épousez-la, Édouard, et si quelque jour on découvre sa naissance, quelle qu'elle soit, couvrez-la de votre nom... Cécile consacrera sa vie, j'en suis sûre, à vous rendre heureux.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Madame, il y a là un monsieur qui arrive de Marseille et qui dit avoir à vous parler de la part de monsieur Cazalas.

HORTENSE.

Et vous ne l'avez pas fait entrer!... mais introduisez-le tout de suite. (Le domestique sort.) Il apporte la réponse à ma lettre... Oh! mon Dieu, que vais-je apprendre?

MADAME DE LAVENAL.

Du courage, ma fille... c'est toi qui l'as voulu.

* Hortense, Cécile, Madame de Lavenal, Édouard.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DURTUBI.

ÉDOUARD.

Eh ! c'est notre ami Durtubi !

DURTUBI.

Moi-même, mesdames, moi-même, toujours le plus pressé de vos serviteurs.

HORTENSE.

Vous arrivez de Marseille, nous dit-on, vous avez vu M. Cazalas ?

DURTUBI.

Je ne l'ai pas quitté depuis son départ de Montpellier ; il m'a fait voir l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne ; il m'aurait conduit en Chine, je crois.

HORTENSE.

Et vous venez de sa part ?

DURTUBI.

Directement, et il m'a chargé d'une lettre pour vous...

HORTENSE.

Mais donnez donc !

DURTUBI.

Quand je dis une lettre, c'est plutôt un paquet ; tenez, le voici... et il m'a dit, en outre, de lui apporter sur-le-champ votre réponse.

HORTENSE.

Oh ! je n'ose ouvrir cette lettre... je crains de lire, ma mère ; lisez vous-même.

DURTUBI.

Voulez-vous que je vous en évite la peine... j'ai sur moi mes lunettes.

MADAME DE LAVENAL.

C'est inutile. (Elle ouvre le paquet, en tire une lettre et lit :) « Ma chère Hortense, il est vrai, « depuis six mois j'éprouve une douleur profonde, depuis six mois je suis poursuivi par « un remords. Voilà la seule cause de la tristesse que vous avez remarquée dans mes lettres, tristesse que vous parviendrez à dissiper. « J'ai commis une faute très grave, faute que je « ne puis plus réparer ; vous devez la connaître, « vous qui devez partager ma vie. Il me semble « que je vous tromperais, si avant notre mariage je ne vous avais fait cette confidence. « Il faut que vous connaissiez bien celui auquel « vous allez vous unir.... J'ai passé la nuit à « écrire ce funeste récit... lisez-le, Hortense, et « si cet aveu vous laisse encore dans le cœur de « l'affection pour un homme qui fut plus malheureux que coupable, un mot de vous et il « est à vos pieds. HORACE CAZALAS. » (Haut.) Que signifie... ?

DURTUBI.

Je n'en sais, ma foi, rien.

MADAME DE LAVENAL.

Eh bien ! lisons ce écrit.

ÉDOUARD.

C'est cela.

DURTUBI, bas à Édouard.

Si c'est la confession de sa vie, je vous préviens que c'est une lecture qui ne convient guère à une demoiselle.

HORTENSE.

Ma mère, permettez-moi de lire seule cet écrit, c'est moi que cela concerne surtout ; j'ai besoin d'être toute à moi pour cette lecture... après, je vous communiquerai ce que M. Cazalas m'adresse, et je prendrai conseil de vous et de mon cœur.

MADAME DE LAVENAL.

J'y consens, ma fille ; va, et reviens tout me dire aussitôt.

HORTENSE, à part.

Cécile, Cécile seule peut me conseiller.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

M^{me} DE LAVENAL, DURTUBI, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Ah çà ! mon cher Durtubi, vous allez nous expliquer la conduite étrange de M. Cazalas ?

DURTUBI.

Moi ! si vous pouviez me l'expliquer à moi-même, vous me feriez plaisir... Depuis que M. Cazalas est au monde, il a toujours eu une conduite étrange... même étant enfant, on avait de la peine à comprendre... (A part.) J'ai une faim atroce, je déjeunerais volontiers.

MADAME DE LAVENAL.

Mais il est impossible que vous, son ami, son confident, ne connaissiez pas les motifs de sa tristesse.

DURTUBI.

C'est pourtant la vérité ; sous ce rapport, M. Horace a un cœur de femme, il est indéchiffrable.

ÉDOUARD.

Mais vous qui l'avez connu si gai, si heureux, si fou, nous avez-vous dit maintes fois.

DURTUBI.

Il n'est changé à mes yeux que quant aux deux premières qualités : mais quant à la troisième, il la possède encore entièrement. Seulement c'est un autre genre de folie. (A part.) On ne se presse pas de m'offrir à déjeuner.

MADAME DE LAVENAL.

Ainsi vous refusez de nous dire...

DURTUBI.

Je ne refuse pas, madame, je ne puis pas. Voici tout ce que je sais de M. Cazalas : Le lendemain de mon arrivée de Paris à Montpellier, il me réveilla à cinq heures du matin. Je lui dis : « Je viens de passer trois nuits en diligence, laissez-moi dormir... » Bath ! c'est comme si j'avais chanté. « Habillez-vous, dit-il, nous partons. » Enfin, il s'y prit tellement bien, qu'un

quart-d'heure après nous étions dans sa chaise de poste; il avait l'air fort agité, il murmurait quelques mots sans suite. Je ne m'étonnai pas de cela; je savais qu'il avait de l'humeur et qu'il voulait absolument aller aux Eaux de Baguères. (A part.) J'ai bien faim.

MADAME DE LAVENAL.

En Italie?

DURTUBI.

Oui, madame; il a abusé de ma candeur, il m'a enlevé comme une jeune fille... figurez-vous que je n'avais dans mon sac de nuit que deux chemises et trois mouchoirs: allez donc en Italie avec cela! (A part.) Je tombe d'inanition.

ÉDOUARD.

Enfin?

DURTUBI.

Enfin, je fus réduit à acheter des chemises et des mouchoirs dans la patrie de Virgile.

MADAME DE LAVENAL.

Mais ce n'est pas cela qu'on vous demande. Pendant ce voyage que vous est-il arrivé?

DURTUBI.

Les choses les plus surprenantes. Par exemple, nous nous sommes arrêtés, avec un courage dont je ne me croyais pas capable, dans une auberge où, huit jours après, on a assassiné deux voyageurs.

ÉDOUARD.

Mais, pendant ce temps, que faisait, que disait M. Cazalas?

DURTUBI.

Un peu de tout... Il n'était jamais bien à l'endroit où il se trouvait. Tantôt il voulait le quitter, tantôt il voulait y prolonger son séjour... Tantôt il se livrait à tous les plaisirs de son âge, tantôt il passait huit jours sans sortir de chez lui... Tantôt... je ne vous cache pas même qu'un jour, dans ses accès de mélancolie, je l'ai surpris versant des larmes... je lui en ai demandé la cause, il m'a soutenu qu'il ne pleurait pas... s'est levé, m'a conduit à table, a été charmant convive, et m'a grisé le mieux du monde.

ÉDOUARD.

Vous?

DURTUBI.

Moi qui ne l'avais été de ma vie... pas même sous le Consulat... J'en ai eu une courbature pendant quinze jours... ce qui fait que depuis ce temps-là je n'ai plus osé lui demander la cause de ses chagrins... Je me suis résigné à le suivre, me renfermant tout entier dans mes toiles et mes pinceaux, croquant à droite et à gauche tout ce que je trouvais sous ma main, prenant le temps comme il vient, et les couleurs comme on voulait bien me les vendre... Voilà, madame, les seuls renseignements que je puis vous donner; si vous y comprenez quelque chose, vous m'obligerez beaucoup de me l'expliquer, car moi je m'y suis cassé la tête inutilement. (A part.) Si l'entretien se prolonge je vais me trouver mal.

L'IDIOTE.

ÉDOUARD.

Et quand vous a-t-il dit de venir apporter cette lettre à Hortense?

DURTUBI.

Attendez, ceci va peut-être vous mettre sur la voie; hier soir nous sommes partis ensemble de Marseille.

MADAME DE LAVENAL.

Ensemble!

DURTUBI.

Oui et arrivés à une demi-lieue de Toulon, il m'a donné sa lettre, m'a prié de venir la remettre et de lui rapporter la réponse sans perdre de temps: comprenez-vous, maintenant?

ÉDOUARD.

Il est à une demi-lieue d'ici, dites-vous?

DURTUBI.

Demi-lieue ou trois quarts de lieue, je ne sais au juste; enfin au village d'Ollioules où nous devons déjeuner; mais il ne m'en a pas laissé le temps.

ÉDOUARD.

A Ollioules! je m'y rends à l'instant.

MADAME DE LAVENAL.

Que faites-vous, Édouard! attendez au moins que votre sœur ait lu...

ÉDOUARD.

C'est inutile! il m'expliquera lui-même...

MADAME DE LAVENAL.

Mais, Édouard, il est plus prudent d'attendre.

ÉDOUARD.

Ma mère, vous avez assuré mon bonheur, c'est à moi d'assurer celui de ma sœur; et Hortense aime Horace de tout son amour: je pars.

MADAME DE LAVENAL.

Mais écoutez-moi, du moins.

ÉDOUARD.

Je vous le répète; ma mère, je vais partir.

MADAME DE LAVENAL.

Oh! monsieur Durtubi, parlez-lui donc, joignez-vous à moi, pour l'empêcher de partir, venez.

DURTUBI.

A vos ordres, madame. (A part.) Il est dit que je ne pourrai pas déjeuner.

SCÈNE VIII.

CÉCILE, HORTENSE.

HORTENSE.

Non, Cécile, j'ai eu tort de vouloir lire cet écrit sans ma mère; et maintenant je n'ose l'achever loin d'elle... sais-je encore ce que je vais lire?... ce que j'ai lu m'a tellement agitée!...

CÉCILE.

Ah! je ne le suis pas moins que vous, Hortense; cette histoire, il me semble que je la connais... ce Lazare, je le vois là... expirant devant moi... cette Denise, je crois la voir aussi... oh!

continuez, continuez de lire sans attendre votre mère... je vous l'ai déjà dit : peut-être est-ce à vous seule que monsieur Cazalas veut confier ce secret.

HORTENSE.

Oui, tu as raison, et je ne comprends pas pourquoi cette lecture produit un tel effet sur moi.

CÉCILE.

Et moi, il me semble que je devrais le comprendre.

HORTENSE.

Enfant ! tu sais bien qu'au moindre mot, au moindre événement du passé tu es toujours ainsi... allons ! viens ! asseyons-nous et continuons... nous en étions restées au moment où Denise, l'idiote, s'endort malgré lui sur ses genoux.

CÉCILE.

Oui... là ! là ! lisez, je vous écoute.

HORTENSE, lisant.

« C'est ici que j'ai besoin de tout mon courage, Hortense, et de toute votre indulgence, car, je vais rougir devant vous et m'accuser sans ménagement. Denise couchée à mes pieds, continuait son sommeil... Ma tête s'égara... Je n'entendais plus l'idiote qui semblait avoir recouvré la raison... L'instant d'après, Denise pleurait et me nommait son séducteur. »

CÉCILE, poussant un cri.

Ah ! Denise ! Denise ! dites vous ?

HORTENSE.

Oh ! c'est horrible ! (Lisant.) « Le matin même, je quittai Montpellier et partis pour l'Italie, confiant Denise à une personne sûre... je parais, égaré, furieux contre moi-même... Lorsque, peu de temps après, je m'informai d'elle, je n'ai pu avoir aucune nouvelle, j'avais perdu ses traces et celles de la personne à laquelle je l'avais confiée ; et maintenant j'ai perdu tout espoir de la retrouver... voilà la cause de cette tristesse... »

CÉCILE.

Arrêtez !... arrêtez... de grâce ! taisez-vous... ne parlez pas... attendez, que je cherche... cette Denise... si c'était moi... !

HORTENSE.

Toi, pauvre enfant !... je n'aurais pas dû continuer à lire cette histoire devant toi, te connaissant si impressionnable... Calme-toi, Cécile... calme-toi... la malheureuse est sans doute morte...

CÉCILE.

Morte !... non... elle vit, elle vit toujours... oui ! oui ! attendez... je me souviens... oui, le baiser brûlant d'un homme a flétri mon front.

HORTENSE.

Que dis-tu ?...

CÉCILE.

Oui, ah ! oui, tout cela m'est arrivé, j'en suis bien sûre maintenant... mais où ?... quand ? attendez... attendez... ah ! non, non, ce n'est

pas cela... pourtant il me semble... (avec douleur et prenant sa tête dans ses mains.) oh ! je ne puis... je ne puis me ressouvenir... (A genoux.) Mon Dieu ! mon Dieu ! pour un instant le passé... que le passé m'apparaisse, et je vous donne le reste de ma vie... Non, non... rien, rien... ma mémoire est morte... oh ! non, rien !...

(Elle tombe dans les bras d'Hortense.)

HORTENSE.

Cécile ! Cécile ! elle se trouve mal... du secours ! du secours !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, M^{ME} DE LAVENAL.

MADAME DE LAVENAL.

Qu'est-ce ? qu'y a-t-il ?

HORTENSE.

Voyez Cécile ! dans quel état...

MADAME DE LAVENAL, aidant Hortense à la traîner sur un fauteuil.

Mais, d'où vient... ?

HORTENSE.

La lecture de cet écrit de M. Cazalas, qui l'a trop vivement impressionnée... oh ! ma mère, je ne sais plus que répondre...

MADAME DE LAVENAL.

Ta réponse arriverait trop tard... ton frère, malgré mes instances, est allé trouver M. Cazalas, qui est tout près d'ici, et sans doute en ce moment ils sont en route pour se rendre auprès de nous.

HORTENSE.

Oh ! mon Dieu ! déjà ? et je suis si troublée qu'à peine si je puis réunir deux idées. Mais voilà Cécile qui revient à elle. Cécile ! ma sœur !

CÉCILE.

Où suis-je ?... oh ! ce n'était qu'un rêve.

SCÈNE X.

LES MÊMES, ÉDOUARD, HORACE, DURTUBI.

ÉDOUARD.

Le voici, ma sœur, je te l'amène... il m'a conté ses scrupules, ce sont ceux d'un homme d'honneur, mais qui ne doivent rien empêcher.

HORACE.

Puis-je espérer, mademoiselle, que votre estime et votre affection ne souffriront pas de l'aveu que je vous ai fait.

CÉCILE, se levant.

Cette voix !... cette voix !...

(Vers Horace.)

HORACE.
Ciel ! que vois-je ?... Denise !
TOUS.
Denise !...

CÉCILE.
Denise !... oui... Denise Lazare, c'est moi !...
et lui, lui... ah ! je le reconnais... je me sou-
viens... le voilà ! (Tableau.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une chambre à coucher.

SCÈNE I.

SOEUR MARTHE ; DURTUBI, assis.

DURTUBI.
C'est égal, ma sœur, vous avez tort, et c'est vous qui êtes cause de tout ce qui arrive.

SOEUR MARTHE.
Mais vous me feriez perdre patience, avec votre fang-froid : pouvais-je faire autrement que de partir ?

DURTUBI.
Je n'en sais rien... mais vous pouviez du moins donner de vos nouvelles, laisser votre adresse.

SOEUR MARTHE.
Et non, mille fois non, je ne le pouvais pas.

DURTUBI.
Cependant, à l'Île-Bourbon ?

SOEUR MARTHE.
Et je n'y suis point arrivée à l'Île-Bourbon, puisque j'ai fait naufrage sur les côtes de Madagascar.

DURTUBI.
Ah ! c'est vrai, je l'avais oublié... mais à Madagascar il y a du papier, de l'encre et une petite poste.

SOEUR MARTHE.
Oui, et il y a aussi des prisons pour les Européens.

DURTUBI.
Comment, ils se seraient permis de vous mettre en prison... ah çà, mais il n'y a donc pas de charte dans ce pays-là?... ils ne respectent pas la liberté individuelle ?

SOEUR MARTHE.
Dans ce pays-là, il y a une femme qui gouverne : la reine des Owas.

DURTUBI.
Oh ! du moment que c'est une femme qui est roi, je ne m'étonne plus.

SOEUR MARTHE.
C'est elle qui m'a sauvé.

DURTUBI.
Ah bath !

SOEUR MARTHE.
C'est assez naturel : une reine protège son sexe ; elle m'a fait venir devant elle.

DURTUBI.
Vous l'avez vue ?

SOEUR MARTHE.
Comme je vous vois.

DURTUBI.
Et comment l'avez-vous trouvée ?

SOEUR MARTHE.
Fort laide... elle m'a questionnée sur mon costume qu'elle n'avait jamais vu ; sur mon état ; et quand je lui ai dit que mon état était de soigner les malades, elle m'a envoyée dans une espèce d'établissement public, et je suis entrée en fonctions comme si j'eusse été dans un hôpital français.

DURTUBI.
Vraiment?... quoique çà, vous avez dû avoir peur au milieu de tous ces gens-là ?

SOEUR MARTHE.
Peur?... et de quoi?... d'être tuée !... Eh ! mon Dieu, j'ai vécu assez long-temps pour mourir sans regret... et d'ailleurs, cent fois je suis allée panser des blessés sur nos champs de bataille, au milieu de la canonnade la plus terrible ; j'étais bien plus exposée que sur le sol de l'Afrique.... et puis une idée me rassurait : quel est le pays qui repousse celle dont la vie est consacrée à soulager l'humanité ! Chrétiens, Mahométans, Owas ou Tamataves, mon devoir est de les soigner tous, quel que soit leur pays, quelle que soit la croyance ; je ne faisais donc que mon devoir : je priais le Dieu des Chrétiens de soulager les Owas dans leurs souffrances, et je les appelais mes frères...

DURTUBI.
Et comment êtes-vous sortie de là ?

SOEUR MARTHE.
Un vaisseau anglais est venu sur les côtes, la reine m'a permis de retourner en Europe. Je me suis embarquée, et me voilà. Vous voyez bien qu'il m'était impossible de donner de mes nouvelles, et pourtant je n'ai pas été un seul jour sans penser à cette pauvre Denise. Je ne désirais mon retour en France que pour la revoir... Enfin j'arrive, je débarque à Toulon, je m'informe sur-le-champ de madame de Lavenal... je ne supposais pas que Denise fût encore chez elle, mais je voulais avoir de ses nouvelles et remercier cette bonne dame de ce qu'elle avait fait pour celle que j'aime comme une fille... Je retrouve Denise elle-même, dans la maison,

et j'apprends... Oh! depuis la bataille de Waterloo, je n'avais jamais pleuré comme ce jour-là.

DURTUBI.

Oui, je conviens que c'est bien triste... quelle suite d'événements... mais je vous le répète, tout cela est votre faute.

SOEUR MARTHE.

Encore?...

DURTUBI.

Toujours; si au lieu de la débaptiser pour l'appeller sœur Cécile, vous l'aviez tout bonnement nommée Denise, on aurait deviné facilement...

SOEUR MARTHE.

Et vous qui êtes si habile, trouvez-moi dans le Martyrologe une Sainte-Denise: or, comme les sœurs de charité sont obligées de porter un nom de sainte...

DURTUBI.

Comment, comment! est-ce que nous n'avons pas St.-Denis... celui qui a porté sa tête à la main pendant une demi-lieue...

SOEUR MARTHE.

Si fait...

DURTUBI.

Eh bien! sa femme devait être sainte Denise.

SOEUR MARTHE.

Vous ne savez ce que vous dites... d'ailleurs à quoi servent les reproches!... il y a une seule personne coupable: c'est M. Horace.

DURTUBI.

C'est vrai! mais puisqu'il veut réparer sa faute.

SOEUR MARTHE.

Belle réparation, ma foi!... l'épouser, lui rendre l'honneur, comme il dit...

DURTUBI.

Que peut-il faire de plus... il lui donne son nom, lui fait partager ses soixante mille livres de rente...

SOEUR MARTHE.

La voilà bien heureuse, elle qui en aime un autre!... soixante mille livres de rente! on a tout dit quand on a dit cela. Eh! mon Dieu, rien ne rend heureux comme la misère... voyez, moi... sans cet événement, je serais la plus heureuse des femmes, et je n'ai jamais possédé un sou... c'est l'avenir que j'avais réservé à Denise... c'est le plus beau sur cette terre.

DURTUBI.

Je ne suis pas de cet avis-là; misère n'est pas vice, c'est vrai, mais c'est un très vilain défaut.

SOEUR MARTHE.

Et pourtant il faut que ce mariage se fasse, il le faut absolument... maintenant sur-tout que M. Edouard est parti...

DURTUBI.

Parti et embarqué à Marseille, par ordre supérieur... je crois même que sa mère a sollicité cet ordre...

SOEUR MARTHE.

Elle a eu raison... sa présence ici n'arrangerait pas les affaires... Mais voici Denise... allons, remplissez votre message... car j'approuve l'idée de M. Horace, il faut qu'il lui parle d'abord.

SCÈNE II.

DENISE, LES MÊMES.

DENISE.

Vous m'avez fait demander, ma sœur; me voici à vos ordres.

SOEUR MARTHE.

Oui, mon enfant... j'ai à te parler... mais avant tout, écoute monsieur Durtubi, qui a aussi quelque chose à te dire.

DURTUBI.

Mademoiselle, M. Horace Cazalas vous demande la faveur d'un entretien particulier.

DENISE.

A moi, monsieur?

SOEUR MARTHE.

Sans doute, et tu vas l'attendre ici. Allez, monsieur Durtubi, allez dire à M. Horace qu'il peut venir.

(Durtubi sort.)

SCÈNE III.

DENISE, SOEUR MARTHE.

SOEUR MARTHE.

Il faut entendre ce que M. Horace peut avoir à te dire, il faut l'écouter, et te résigner à devenir sa femme.

DENISE.

Sa femme!... oh! ma sœur, ma bonne sœur, serait-il bien possible que j'y fusse condamnée?...

SOEUR MARTHE.

Hélas! oui, ma chère enfant, les lois du monde le veulent ainsi... il faut obéir...

DENISE.

Oh! je ne pourrai jamais...

SOEUR MARTHE.

Peut-être, mon enfant, Dieu te donnera le courage d'accomplir ce devoir; car c'est un devoir, vois-tu? et tu ne ignores pas, vos bans sont publiés, toutes les formalités sont remplies, et aujourd'hui même...

DENISE.

Aujourd'hui!

SOEUR MARTHE.

Oui, mon enfant, aujourd'hui.

DENISE.

Mais on ne peut pas me marier malgré moi... je n'ai pas consenti encore...

SOEUR MARTHE.

Je le sais, mais j'espère que tu consentiras...

c'est pour cela que j'ai sollicité moi-même l'entrevue de M. Horace... hier, Denise, j'ai passé une partie de la journée avec lui... il te répètera ce qu'il m'a dit sans doute, et ce qu'il m'a dit m'a vivement émue, quoique je ne lui pardonne pas ce qu'il a fait... ah! je ne lui pardonnerai jamais...

DENISE.

Mais être à lui, quand mon cœur, quand tout mon amour sont à un autre.

SOEUR MARTHE.

Silence, oh! silence, pauvre fille! il faut oublier cet amour, il faut oublier M. Édouard... à cette heure, d'ailleurs, les mers vous séparent sans doute.

DENISE.

Que dites-vous? Édouard serait embarqué! ah! c'est impossible... car avant son départ pour Marseille je l'ai vu, et il m'a fait jurer de résister, jusqu'à son retour, à toutes les prières, à toutes les menaces qui pourraient m'être faites pour devenir la femme de M. Cazalas. Ce serment est le seul que j'aie fait dans ma vie, et ce serment, je ne le trahirai pas... j'attendrai le retour d'Édouard.

SOEUR MARTHE.

Il ne peut revenir, Denise, des ordres supérieurs l'attendaient à Marseille, il devait s'embarquer sur l'heure...

DENISE.

Et vous croyez qu'il a obéi?...

SOEUR MARTHE.

Il le faut bien, sans cela il est déshonoré.

DENISE.

Déshonoré! lui aussi... déshonoré!... je n'entendrai donc que ce mot fatal, que je ne puis comprendre... avec ce mot on peut donc tuer une jeune fille, son avenir, sa vie!... on peut la condamner à un malheur éternel... mais elle ne sera pas déshonorée!...

SOEUR MARTHE.

Calme toi, Denise, j'entends M. Horace qui vient, et je vais te laisser avec lui...

DENISE.

Déjà!... mon Dieu!...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, HORACE.

SOEUR MARTHE, allant à Horace.

(A part.) La voilà, monsieur, tâchez d'obtenir par vous même qu'elle vous épouse... Si vous n'y parvenez pas... je parlerai. (A part, en sortant.) Pauvre fille!

(Elle sort.)

DENISE, à part.

Sa présence me glace.

HORACE.

Mademoiselle, j'ai vainement sollicité tous

* Denise, Horace.

ces jours-ci, la faveur d'une entrevue que vous m'avez constamment refusée.

DENISE.

C'est vrai, monsieur... je la jugeais inutile; que pouvez-vous avoir à me dire? (A part.) Ah! je n'ose lever les yeux sur lui... il me semble que son regard souillerait le mien.

HORACE.

Je conçois, mademoiselle, toute la répugnance que je dois vous inspirer, je conçois et j'embrasse toute l'étendue de mon crime que je ne chercherai pas à excuser, mais pour lequel j'ose espérer encore pardon et merci.

DENISE, sans le regarder.

Vous, monsieur!...

HORACE.

Moi-même; moi qui ai déjà subi toutes les tortures de l'enfer, moi chez qui le remords est entré poignant et terrible, moi qui n'ai pas goûté une heure de repos, qui n'ai pas trouvé un instant de calme depuis ce moment fatal. J'ai changé de ciel, de pays, j'ai voulu changer de patrie... Il me semblait qu'en m'éloignant je laissais derrière moi mon crime et son souvenir... vain espoir!... en Italie, en Allemagne, partout enfin, j'ai trouvé l'idiote qui se dressait devant moi... Je passais mes journées dans la solitude, et le remords m'écrasait, mes nuits dans l'obscurité, et je ne dormais pas... Alors pour étourdir ma vie et chasser mes souvenirs, je me suis adonné aux plaisirs et aux fêtes, je me suis plongé dans l'orgie, je n'ai jamais pu atteindre l'ivresse qui fait tout oublier. J'apportais un front de mourant à ces saturnales, et au milieu de la joie bruyante des convives un seul cri frappait mon oreille, c'était celui de l'idiote demandant grâce avec désespoir... Oh! j'ai bien souffert, Denise, j'ai bien souffert.

DENISE.

Monsieur, que Dieu ait pitié de vous, comme j'en ai pitié moi-même, qu'il vous pardonne comme je vous pardonne... Et maintenant, comme c'était, je le suppose, le seul objet de cet entretien, permettez-moi de me retirer.

HORACE.

Non, non pas encore, mademoiselle, daignes m'entendre un instant. Votre pardon, c'est beaucoup sans doute, mais cela ne suffit pas pour effacer ma faute... il faut une réparation entière, complète, cette réparation je vous l'ai déjà offerte, je vous l'offre encore, acceptez-la, Denise, je vous offre mon nom, ma fortune, ma vie, consentez à devenir ma femme.

DENISE.

Votre femme! moi... Ah! jamais, jamais.

HORACE.

Vous me haïssez donc bien?

DENISE.

J'ignore si c'est de la haine, monsieur, mais j'aimerais mieux la mort que de vous appartenir.

HORACE.

En effet, non ce n'est pas de la haine pour moi, je le vois, mais c'est de l'amour pour lui, pour Édouard !

DENISE.

Et quand cela serait, monsieur, de quel droit me le reprocheriez-vous ?

HORACE.

De quel droit ? de quel droit ?... mais vous n'appartenez, Denise, à moi... à moi seul... je vous aime, moi !

DENISE.

Vous m'aimez ! vous m'aimez !... Cet homme ose dire qu'il m'aime !

HORACE.

Denise...

DENISE.

Oh ! je vous regarde en face, maintenant... je n'ai plus peur de votre regard, l'indignation donne du courage... C'est à vous à baisser la tête devant moi, devant votre victime.

HORACE.

Mademoiselle...

DENISE.

Oui, votre victime ; car regardez-moi bien à votre tour, je suis cette Denise, cette idiote, qui vous fut confiée comme un dépôt sacré par un homme expirant, pour vous avoir sauvé la vie. Je suis cette idiote que vous avez outragée, que vous avez flétrie, cette idiote à laquelle vos violences ont rendu la raison pour qu'elle comprit mieux tout votre crime... Eh quoi ! ni prières, ni larmes, n'ont pu vous fléchir.... Eh quoi ! dans ce moment funeste, l'ombre du pauvre Lazare qui est venue se placer entre nous ne vous a pas arrêté ! Non, vous avez été plus qu'infâme, vous avez été sacrilège. Et vous osez encore me parler de votre amour ! Votre amour, c'est l'amour du tigre !

HORACE.

Arrêtez, arrêtez, écoutez du moins...

DENISE.

Et maintenant, vous venez, dites-vous, m'offrir une réparation... un mariage... vous venez m'offrir votre nom, votre fortune... sans doute, vous croyez beaucoup faire en donnant votre nom à Denise Lazare, la fille d'un matelot, vous, fils d'un amira ! vous croyez trop faire en enrichissant une fille qui est dans l'indigence... Mais rappelez-vous, monsieur, que ce matelot qui était mon père, sauva la vie au vôtre, qu'il est mort pour vous la sauver, qu'il vous a remis sa fille innocente et pure, et que vous l'avez rejetée de chez vous déshonorée. Nous ne sommes pas quittes... je vous dois encore un désespoir éternel... Et pour vous acquitter, vous m'offrez d'enchaîner ma vie à la vôtre, de devenir votre femme, de vous jurer amour éternel, quand vous savez que j'en aime un autre ! car je l'aime, je ne crains pas de

l'avouer ; oui, j'aime Édouard de toutes les forces de mon âme, je l'aime de tout l'amour que Dieu peut mettre dans le cœur d'une femme ! je l'aime parce qu'il m'a respectée, lui, et cet amour ne s'éteindra qu'avec ma vie !

HORACE.

Oh ! que vous abusez cruellement de l'avantage que vous avez sur moi !... vous ne m'épargnez donc aucune torture... ! Les reproches, l'outrage, le mépris... et, par-dessus tout, l'aveu de votre amour pour un autre... comme si ce n'était pas assez de la situation dans laquelle la fatalité, ou, si vous le voulez, mon crime m'a placé... vous voulez encore exciter en moi le désespoir et la jalousie. Eh bien ! courez donc à M. de Lavenal, parlez-lui de votre amour, de votre tendresse... il vous repoussera.

DENISE.

Me repousser... ! lui, Édouard !

HORACE.

S'il vous accueillait, vous en seriez plus malheureuse, peut-être ; et vous ne pourrez jamais être sa femme ; perdez à jamais cet espoir, car tôt ou tard cet amour d'Édouard, que vous vous plaisez à vanter, viendrait se briser devant cette idée que vous fûtes ma victime...

DENISE.

Que dites-vous... que dites vous, monsieur ? il serait possible qu'un jour Édouard me reprochât... Oh non !... non, vous le calomniez, vous mentez, monsieur.

HORACE.

Ah ! vous ne connaissez pas le cœur des hommes !

DENISE.

Quoi ! il se pourrait qu'Édouard me punit d'un crime qui n'est pas le mien ? Quoi ! parce que vous avez été coupable, je serais méprisée... Le mépris, le mépris d'Édouard... Mais sachez-vous, monsieur, que plutôt que de le subir, je me donnerais la mort... Oh ! mon Dieu, lui, lui, me rejeter comme indigne, me mépriser comme une femme perdue... Ah ! je suis bien malheureuse !

HORACE.

Vous le voyez, Denise, il n'est pas d'autre ressource pour vous.

DENISE.

Jamais, jamais... ni à vous, ni à lui ; puisqu'il le faut, à Dieu seul, à Dieu.

SCÈNE V.

DENISE, SŒUR MARTHE, HORACE.

DENISE.

Venez, venez, ma sœur, et apprenez ma résolution ; dès ce soir j'entre dans un cloître et je prononce des vœux éternels.

SOEUR MARTHE, à Horace.

Vous n'avez donc rien pu obtenir ?

HORACE.

Rien.

SOEUR MARTHE.

Laissez-nous, monsieur Horace, je vais tout lui dire. (A Denise.) Reste, mon enfant.

(Horace sort.)

SCÈNE VI.

DENISE, SOEUR MARTHE.

SOEUR MARTHE.

Denise, monsieur Horace a voulu tenter de te décider par lui-même à devenir sa femme ; il a cru que tu serais touchée de son amour et de ses remords, il n'a pu réussir... C'est à mon tour à parler maintenant et à te démontrer que ce mariage est indispensable. Denise, tu vas être mère.

DENISE.

Moi !... moi !...

SOEUR MARTHE.

Et monsieur Horace est le père de ton enfant.

DENISE.

Grand Dieu !

SOEUR MARTHE.

Et maintenant ce n'est plus à la jeune fille que je m'adresse, c'est à la mère, et la mère doit puiser dans son cœur le courage de remplir tous ses devoirs. Ces devoirs sont pénibles pour toi, sans doute, mais il faut les accomplir. Denise, que répondras-tu à ton enfant quand il te demandera son père ?... Que lui répondras-tu quand il te demandera un nom, une existence dans le monde ? Oseras-tu lui dire : « Ton père, le voilà, j'ai pu l'épouser, te rendre légitime, et je ne l'ai pas fait parce que j'en serais morte de douleur... » Ah ! ce ne serait pas là le langage d'une mère, car une mère n'existe que pour son enfant, une mère lui sacrifie sa liberté, sa vie, son bonheur... Et je te le répète, Denise, tu vas devenir mère.

DENISE.

Oh ! mon Dieu, mon Dieu, prenez pitié de moi !

SOEUR MARTHE.

Pitié de toi et de ton enfant, car tu n'es plus seule sur la terre, car tu dois prier pour deux maintenant, et cet enfant t'implore par ma voix... Denise seras-tu sourde à ses cris, et ton cœur de mère, qui doit se réveiller en ce moment, ne te dit-il pas ce qu'il te reste à faire ?

DENISE.

Oui, oui, un nouveau sentiment m'agite, une voix secrète me parle, mais elle ne m'annonce que malheur... Oui, oui, ma bonne sœur, oui, je vous ai comprise, j'aurai de la force, du courage... un courage de mère pour

devenir la femme de celui qui m'a flétrie. Allez vers lui, ma sœur, dites-lui que j'accepte, que j'accepte avec joie... dites-lui que je l'aimerai avec tendresse, que ce mariage fait mon bonheur, dites-lui... dites-lui... Oh ! je me sens mourir...

SOEUR MARTHE.

Denise, ma chère enfant... point de faiblesse... du calme, de la résignation...

DENISE.

Oh ! ce n'est rien, ce n'est rien, ma sœur, je suis résignée, décidée à tout... Tenez, voyez, je ne pleure plus... Allez vite, allez, ma sœur, leur annoncer cette bonne nouvelle... Hâtez l'heure de mon mariage, car quelque chose me dit là que quand le prête unira nos mains, je tomberai morte aux pieds des autels.

SOEUR MARTHE.

Morte, morte !... tu ne peux plus te donner la mort : tu es mère, et tu tuerais ton enfant !

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

DENISE, seule.

Mon enfant ! mon enfant !.. ah ! ce mot retentit au fond de mon ame et la brise... mon enfant... et il faut vivre pour lui, et pour lui il faut livrer ma vie à cet homme... Ah ! malheureuse, malheureuse Denise !... Mais Édouard, Édouard, quand il apprendra... Mon Dieu, arrachez de mon cœur ce funeste amour ; mon Dieu, faites que j'aime le père de mon enfant... mon Dieu, la mort, donnez-moi la mort... que dis-je?... la mort, la mort à moi... je n'ai plus même cette espérance... elle l'a dit en me quittant : je suis mère et je tuerais mon enfant... Ah ! tant de douleur m'égare et m'anéantit... Oh ! je ne sais où je suis, ce que je veux, ce que je pense... Oh ! pourquoi m'avoir rendu la pensée... pourquoi m'avoir rendu la raison... Oh ! mon Dieu, retirez à vous, à vous ces rayons de lumière... Oh ! mon Dieu, rendez-moi idiote comme je l'étais : je ne pensais pas, je ne rêvais pas, je ne souffrais pas enfin... Ciel !... on vient... ce sont eux... déjà ! je ne pourrai jamais... pourtant, il le faut... il le faut... je suis mère... je suis mère !...

SCÈNE VIII.

HORACE, M^{me} DE LAVENAL, DENISE, SOEUR MARTHE, DURTUBI.

HORACE.

Mademoiselle, ce que vient de nous annoncer sœur Marthe... est-il vrai que vous consentez ?

DENISE.

Oui, monsieur.

HORACE.

Mais avant de marcher à l'autel où l'on nous attend, ne me direz-vous pas un mot qui efface les reproches cruels que vous m'avez faits, ne me donnerez-vous pas une espérance?

DENISE.

Monsieur, j'aimerais le père de mon enfant.

MADAME DE LAVENAL.

Ma chère Denise, monsieur Horace devait épouser une autre femme que toi.

DENISE.

Où est Hortense, où est ma sœur?

MADAME DE LAVENAL.

Elle n'assistera pas à la cérémonie; mais je viens sanctionner ton mariage par ma présence et prier pour ton bonheur.

SOEUR MARTHE.

L'heure est venue, mon enfant.

DENISE.

Partons.

DURTUBI, sans voir ceux qui s'en vont.

De même que la Vénus de Médicis...

(Il sort.)

SCÈNE IX.

HORTENSE, puis ÉDOUARD.

HORTENSE.

Ils partent... c'en est fait... avant une heure tout sera fini... avant une heure, Horace est perdu pour moi... insensée, de l'aimer encore quand il en aime un autre, quand il ne peut jamais être à moi... Denise est bien à plaindre aussi... Allons, pas de reproches, pas de regrets, de la douleur seulement, et ce cloître dans lequel elle devait entrer, j'irai moi-même m'y ensevelir... Mais quel est ce bruit? on court de ce côté à pas précipités... qui peut venir ainsi à cette heure, dans ce moment.. Ciel! Édouard!

ÉDOUARD.

Denise, Denise, où est-elle? je veux la voir!

HORTENSE.

Mon frère, toi, ici? comment se fait-il? aurais-tu abandonné ton poste?

ÉDOUARD.

Oh! rassure-toi, j'ai su concilier mes devoirs avec mon amour; je m'étais rendu à Marseille comme j'en avais reçu l'ordre, et je comptais revenir ici immédiatement, lorsque dans cette dernière ville on me remit une commission de lieutenant de vaisseau, et je devais m'embarquer aujourd'hui.

HORTENSE.

Je sais tout cela, mon frère.

ÉDOUARD.

Oui, c'est ma mère qui a elle-même sollicité cet ordre... elle a cru qu'il suffirait de m'éloigner de Denise pour me la faire oublier; mais elle n'a pas prévu que je ne la quitterais pas.

Je me suis jeté aux pieds de l'amiral, je lui ai dit mes motifs, je l'ai supplié de différer mon départ... il n'a rien voulu entendre... Alors j'ai donné ma démission, je me suis fermé une carrière que je pouvais parcourir avec gloire; mais je me suis rapproché de Denise, et je ne regrette pas ce que j'ai fait.

HORTENSE.

Ce que tu as fait est pourtant une faute, mon frère.

ÉDOUARD.

Mais Denise... où est-elle? je veux la voir à l'instant, à l'instant même!...

HORTENSE.

Édouard, Édouard, ne reste pas ici plus long-temps! pars, retourne à Marseille... il est peut-être temps encore de revenir sur ce que tu as fait.

ÉDOUARD.

Que veux-tu dire, Hortense... tes paroles m'épouvantent... un pressentiment horrible... Denise, Denise, où est-elle? parle, réponds...

UNE FEMME DE CHAMBRE, entrant.

Mademoiselle m'a ordonné de la prévenir quand le mariage serait fait. Les époux sortent à l'instant de l'église.

ÉDOUARD.

Que dit cette fille? elle parle de mariage, d'église... qui se marie donc ici?...

HORTENSE.

Mon frère, mon frère, calme-toi, au nom du ciel!

ÉDOUARD.

Je veux savoir qui se marie! laquelle de vous répondra?

HORTENSE.

Ne vois-tu pas mes larmes, Édouard, et ne sais-tu pas que je l'aime!...

(Elle sort avec sa femme de chambre.)

ÉDOUARD.

Malédiction! malédiction sur moi... Denise! Denise la femme d'Horace... non cela ne sera pas, cela ne peut être... Je cours à l'église... je cours arracher Denise à cet hymen sacrilège... et dussé-je la tuer sur la place... elle ne sera pas à son séducteur.

SCÈNE X.

ÉDOUARD, HORACE, DENISE, M^{me} DE LAVENAL, SOEUR MARTHE, DURTUBI.

ÉDOUARD.

Ciel! il est trop tard.

TOUS.

Édouard!

MADAME DE LAVENAL.

Mon fils!

ÉDOUARD.

Ah ! laissez-moi, laissez-moi, ma mère, contempler une femme qui cache tant de perfidie au fond du cœur.... laissez-moi lui rappeler le serment qu'elle a violé..... et que moi j'ai tenu pourtant... laissez-moi lui dire : Femme tu m'as trompé !... Et puis je pars, je fuis au bout du monde s'il le faut... pourvu que je n'y retrouve pas son image.

DENISE.

Arrêtez, monsieur, et écoutez-moi. (A part.) Mon Dieu j'épuiserais donc toutes les douleurs ! (Haut.) J'avais promis d'être à vous, il est vrai, quand je m'appartenais encore... je me croyais libre, je ne l'étais pas..... Aujourd'hui ce n'est plus à Denise que vous vous adressez : c'est à une mère.

ÉDOUARD.

Grand Dieu !...

DENISE.

Oui, une mère... Je n'ai plus à en rougir désormais, car voilà le père de mon enfant qui est mon époux.... Je passerai peut-être encore à vos yeux pour une femme perfide, mais du moins j'aurai rendu à mon enfant le nom de son père. Monsieur de Lavenal... adieu, adieu pour toujours !

(Elle sort suivie de toutes les femmes. Au moment où Horace va sortir, Édouard l'arrête.)

HORACE, bas à Édouard.

Prenez garde, monsieur, on nous observe.... Je vous ai compris, je reviens...

SCÈNE XI.

ÉDOUARD, DURTUBI.

ÉDOUARD.

Oh ! fatalité, fatalité !... oh ! sur lui maintenant toute ma vengeance !

DURTUBI.

J'étais sûr de ça.... Voyons, monsieur Édouard, écoutez-moi, je vous en supplie...

ÉDOUARD.

Que voulez-vous ? de quoi vous mêlez-vous ?

DURTUBI.

Ça ne me regarde pas, c'est vrai ; mais, cependant...

ÉDOUARD.

Allez-vous-en ! laissez-moi...

DURTUBI.

Ça n'est pas du tout poli, monsieur, et quand on respecte les gens.... Oh ! voici monsieur Horace !

SCÈNE XII.

HORACE, LES MÈNES.

HORACE.

Vos armes, monsieur ?...

L'IDIOTE.

ÉDOUARD.

Le pistolet d'une main, l'épée de l'autre... et nous nous battons jusqu'à la mort de l'un des deux.

HORACE.

J'accepte, et voilà notre témoin.

DURTUBI.

Moi ! par exemple... rien que d'y penser mon cœur se retourne.... Mais, messieurs, écoutez-moi... Ne pourriez-vous pas faire autrement que de vous battre et de me prendre pour témoin ?

ÉDOUARD.

L'un de nous est de trop sur la terre, le sort des armes décidera.

HORACE.

Vous avez été si heureux une première fois, que vous avez toute confiance dans la seconde.

ÉDOUARD.

La première fois je ne me battais que pour venger une injure faite à ma sœur ; la seconde je me bats encore pour elle, car cette injure n'est pas réparée, mais je me bats aussi pour moi, je me bats avec désespoir, avec rage... car vous êtes le mauvais génie de ma famille, car je vous ai toujours rencontré sur mon chemin comme le malheur dans la vie. D'abord vous avez déshonoré ma sœur par des propos infâmes... puis vous vous êtes fait aimer d'elle, et vous ne l'épousez pas ! vous épousez celle que j'aime et vous brisez mon avenir et ma vie... Oh ! ce n'est pas assez de votre sang pour effacer tant d'affronts, il me faut votre mort, je la veux, et si vous avez quelque pitié dans l'âme pour moi, étouffez-la, monsieur, car je n'en ai aucune pour vous, je vous hais de toutes les forces de mon âme.

HORACE.

Et moi, et moi qui ai des motifs plus puissants de vous haïr que vous même... moi qui sais que tout amour pour vous n'est pas éteint dans l'âme de Denise.

ÉDOUARD.

Il se pourrait !

HORACE.

Oui, Denise vous aime encore, vous comprenez si je vous hais... Denise vous aime encore, mais elle est ma femme... Oh ! livrez-vous au bonheur, à l'espérance, vous le pouvez, car demain, demain vous n'existeres plus, et pour que ma haine soit satisfaite, il faut que vous regrettiez la vie et non que la mort soit un bienfait pour vous...

ÉDOUARD.

Denise m'aime ! Denise m'aime ! Oh ! merci, merci de cette révélation ! elle double mon courage, elle fait entrer l'espérance dans mon âme... Oh ! monsieur, monsieur, je vous tue...

HORACE.

Demain matin, à six heures, nous verrons cela.

ÉDOUARD.

A six heures ! venez, Durtubi.

DURTUBI.

Se lever à six heures ! moi qui dors comme une marmotte...

SCÈNE XIII.

HORACE, seul.

Oui, j'ai jeté le trouble dans son ame pour que ses coups soient moins assurés... car j'aime la vie, maintenant, je suis l'époux de Denise, et elle l'a dit, je suis le père de son enfant... ce titre seul suffit pour être aimé d'elle, et Édouard sera bien vite oublié... Édouard... ah ce nom seul ranime ma rage... mais oublions-le, oublions-le, ne songeons qu'au bonheur qui m'attend... déjà l'heure est venue... Denise va se rendre ici... Ah ! cette pensée efface tout ce qu'il y a de pénible dans mon ame... Non, ce n'est pas la fatalité, le malheur, qui ont conduit tout cela... c'est le ciel qui avait marqué Denise pour ma compagne, c'est le ciel qui a voulu que je pusse réparer une faute en faisant mon bonheur... Mais, silence... écoutons, la voici... c'est elle !

SCÈNE XIV.

HORACE, DENISE.

HORACE.

Ma chère Denise...

DENISE, elle va s'asseoir en chancelant.

Oh ! ne m'approchez pas, monsieur, ne m'approchez pas encore.

HORACE.

Vous tremblez... vous tremblez devant moi.

DENISE.

Pardon, monsieur... ce n'est rien... ce n'est rien... je vous jure.

HORACE.

Monsieur... toujours monsieur... que ce mot est cruel dans votre bouche.

DENISE.

Oui, vous avez raison... mon... mari.

HORACE.

Oui, votre mari, votre époux, qui vous a donné sa vie, qui la consacra à faire votre bonheur.

DENISE.

Oh ! je suis déjà bien heureuse !

HORACE.

Denise, Denise, c'est du délire pour moi de vous savoir ma femme... si vous saviez combien de fois j'ai fait ce rêve de bonheur qui se réalise aujourd'hui... que vous êtes belle, Denise !

DENISE.

Monsieur, monsieur... vous m'avez dit cela, le soir...

HORACE.

Oh ! bannissez ce souvenir... désormais il n'y a plus que de l'amour entre nous... Denise, je vous aime ! Denise, je t'aime !

(Il se jette à genoux.)

DENISE.

Vous m'avez dit encore cela... je me rappelle, et c'est à ces mots que, vous repoussant de toutes mes forces, j'ai recouvré subitement la raison.

HORACE.

Oh ! que rappelez-vous encore !... Eh bien ! oui, alors peut-être votre beauté seule m'emflammait et m'inspirait de l'amour, mais aujourd'hui c'est vous, c'est votre ame d'ange que j'aime.

(Il lui prend la main.)

DENISE, la retirant.

Oh ! ce contact... ce contact de feu... je l'ai déjà senti... cette main a pressé la mienne, cette main a arrêté mes cris sur ma bouche... ah ! laissez-moi, monsieur, laissez-moi.

HORACE.

Denise ! Denise !

DENISE.

Oui, c'est cette même voix qui a retenti à mon oreille... ce sont les mêmes mots qui ont été prononcés... et j'ai supplié comme je supplie encore, et l'on n'a pas eu pitié de moi.

HORACE.

Denise, Denise ! mais je suis votre époux... vous êtes mère...

DENISE.

Mère, je suis mère !... je l'avais oublié... Oui, oui, monsieur... oui mon époux, oui père de mon enfant, je suis à vous, je suis à vous.

(Elle se lève et va à lui.)

HORACE.

Chère Denise !

(Il s'approche d'elle et l'embrasse.)

DENISE. ?

Ah ! ah ! c'est lui... c'est toujours lui... il m'enlace de ses bras puissants... au secours, au secours laissez-moi... laissez-moi... la mort, plutôt la mort ! ..Marthe... sœur Marthe !... Ah ! je succombe... je meurs... !

(Elle tombe.)

HORACE.

Grand Dieu ! elle se trouve mal... elle se trouve mal... et seul, seul avec elle... (Allant à la porte.) Du secours ! venez vite, du secours !

DENISE, revenant à elle, regarde d'un air égaré, se lève, prend Horace par le bras, et lui dit :

Lazare est mort !

HORACE.

Que dit-elle ? Denise !... Denise...

DENISE.
Denise a froid , froid , froid.
HORACE.
Grand Dieu !

SCÈNE XV.

TOUT LE MONDE, LES PRÉCÉDENTS.

TOUS.
Qu'y a-t-il ?
HORACE.
Voyez , voyez dans quel état !...
SOEUR MARTHE.
Denise, Denise , qu'as tu, mon enfant ?

DENISE.
Mon Dieu, je vous prie pour M. Horace, que
j'aime bien et qui me donne du pain.

SOEUR MARTHE.
Oh ! mon Dieu ! idiotie ! elle est revenue
idiotie...!

TOUS.
Idiotie !

DENISE chante un refrain du premier acte.
Il est mort, il est mort, mon père, etc.

SOEUR MARTHE.
C'en est donc fait ! son ame est retournée à
Dieu, il ne nous laisse qu'un corps , avec une
existence physique !... pauvre enfant !... L'époux
d'une folle ! M. Horace, c'est votre punition.

DENISE.
Mon Dieu , prenez pitié de la pauvre idiotie.
Ainsi soit-il.

FIN DE L'IDIOTE.